



Ingrid Ollestad Lanza

## **Georges Bernanos et le concept de l'honneur**



*Le baptême de Clovis par Saint Rémi*

**Mémoire de Mastère 2007-2008**

**Universitetet i Bergen  
Institutt for Framandspråk**

**Ingrid Ollestad Lanza :**

**GEORGES BERNANOS  
ET LE CONCEPT DE L'HONNEUR**

**Directeur de thèse :  
Truls Winther**

## Remerciements

Le fait d'avoir écrit un mastère en français représente un grand pas dans ma vie personnelle. Je n'envisageais pas cette possibilité il y a encore quelques années et je tiens à remercier plusieurs personnes de mon entourage pour leur indispensable encouragement.

Ma gratitude va d'abord à Liva Bodil Kalvik, qui m'a encouragée à démarrer cette aventure intellectuelle dont je vois aujourd'hui le résultat. Merci à Rune, qui m'a aidé à suivre mon propre chemin, merci à Kristine et Roar, ainsi qu'à leurs enfants, qui m'ont hébergée aussi gentiment à chaque voyage à Bergen. Merci à Alexandre Dessingue qui m'a aidé à trouver un sujet pour mon mastère en me mettant en contact avec Sven Storelv. Merci à Sven Storelv, sans l'aide duquel je n'aurais pas eu le titre de mon mémoire et qui m'a accordé un soutien d'expertise important. Merci à Claire Daudin qui a accepté de partager ses connaissances sur Bernanos avec moi.

Grâce à certaines démarches j'ai pu rencontrer Père Alexis de Brébisson attaché à l'université de Caen. Il m'a mis en contact avec Père Bernhard Port. Je leur dois à tous deux un grand merci pour le temps qu'ils m'ont accordé lors de mon voyage en Normandie au mois de mars.

Je tiens surtout à remercier Jean-Michel, mon époux, qui m'a encouragée pendant des moments difficiles et qui m'a empêché de renoncer à mon projet. Merci pour toutes ses corrections, son expertise électronique et sa proposition de passer une semaine en Normandie. Merci aussi à mes enfants Solveig, Rémi et Karen pour leur patience et encouragement. Je voudrais aussi remercier tous mes amis qui ont manifesté de l'intérêt pour mon travail en me demandant simplement des nouvelles. Merci à Gunvor d'avoir écouté une version en norvégien.

Concernant la littérature, j'ai souvent dépendu de la générosité des bibliothèques de Stavanger et Bergen, qui ont prolongé les emprunts sans problèmes. Je leur suis très reconnaissante !

Finalement je tiens à remercier mon mentor pendant ces études parfois difficiles, Truls Winther, qui a été disponible au téléphone pendant des heures et qui m'a suivi avec intérêt et engagement, me soutenant dans ce que j'ai essayé de développer dans mes recherches.

## TABLE

1 Remerciement.....	3
2 Avant-propos.....	5
3 Introduction.....	6
4 Bernanos et son époque.....	10
5 Un parcours historique.....	17
6 <u>Lettre aux Anglais</u> .....	22
6.1 Roland.....	25
6.2 Jeanne d'Arc .....	29
7 <u>La trilogie antimunichoise</u> .....	34
7.1 Munich .....	38
7.2 Démocratie et monarchie.....	45
7.3 La vocation.....	50
8 <u>Sous le soleil de Satan</u> .....	55
8.1 Lucrece.....	56
8.2 Germaine.....	62
8.3 Donissan et Antoine Saint-Marin.....	63
9 Conclusion.....	69
Bibliographie.....	74
Annexe 1 : Entretien avec le Père Bernard Port.....	76
Annexe 2 : Le Prince .....	79
Annexe 3 : La paix .....	80

## Avant - propos

Les auteurs qui nous ont été présentés au cours de mes études de français, comme par exemple Flaubert, Maupassant, Beckett, Zola, Camus et Duras ont tous exprimé une critique envers la religion chrétienne ou des personnages représentant la religion chrétienne. Il me semble que la philosophie de Sartre poursuit cette tradition et devient aussi la philosophie de l'enseignement lui-même. Ayant rangé Dieu avec les objets anciens et poussiéreux appartenant aux musées, les Français ne le retrouvent plus.

Néanmoins, en visitant la France, il est impossible de ne pas observer les croix érigées un peu partout dans le pays. Elles s'élèvent en silence sur les hauteurs ou les abords des villages ; grandes et notoirement anciennes. Les croix en France sont visibles. Pourquoi n'ont-elles pas été enlevées ? Pourquoi les Français ont-ils voulu conserver ces symboles d'une époque lointaine ? Pour moi, les croix avec ou sans crucifix, représentent un contraste avec la société française moderne. Elles témoignent d'une époque religieuse, chrétienne, une époque que j'aimerais connaître et dont j'aimerais retrouver les traces aujourd'hui.

Il y a de grands écrivains dans la tradition littéraire qui ne nous ont pas été présentés. Ce sont des écrivains croyants qui refusent d'accepter une philosophie moderne niant l'existence de Dieu. Puisqu'ils se trouvent absents dans nos universités, il est facile d'imaginer qu'ils sont dépassés, démodés et sans actualité.<sup>1</sup>

Dans mes recherches je souhaite faire la connaissance d'un écrivain croyant et comprendre si la foi dont il est le témoin, est perdue dans la France d'aujourd'hui. Mon choix s'est porté sur George Bernanos, célèbre entre autres pour son roman *Sous le soleil de Satan*, qui a obtenu un succès important dès sa sortie en 1926, entre les deux guerres. Consultait l'ancien professeur de littérature française à l'université de Bergen et grand connaisseur de Bernanos, Sven Storelv, mon sujet a pris forme et son titre a été décidé.

---

<sup>1</sup> Toutefois, deux noms se distinguent ici. Il s'agit de Hans Aaraas et Sven Storelv qui ont enseigné à l'université de Bergen et qui ont publié une littérature importante sur des écrivains catholiques.

# 1. Introduction

Le concept de l'honneur nous est connu dans des contextes différents. Ces derniers temps nous avons été confrontés avec une brutalité extrême au nom de l'honneur dans certains milieux musulmans en Norvège. Il s'agit de meurtres bestiaux sur des filles musulmanes, exécutées par leurs pères ou leurs frères. Jugées dévoyées de par leur conduite morale non conforme à la religion, elles ont déshonoré leurs familles et méritent de mourir. Le meurtre semble être le seul moyen pour la famille dans le but de rétablir l'honneur. Ces actes se heurtent violemment aux valeurs européennes, dites humaines, et qui sont nos idéaux depuis des siècles.

En ce moment, un nouvel intérêt pour comprendre notre histoire et nos origines semble émerger. Le moyen âge est devenu source actuelle. L'étudiante norvégienne, Silje Dragsund Aase, vient d'achever son mastère où elle compare le concept de l'honneur en Islande en 900 avec celui des bandes des banlieues d'Oslo aujourd'hui. Ces bandes rejettent l'idéal de l'homme moderne qui par exemple s'occupe des tâches domestiques appartenant à la femme. Méprisant les valeurs féminines, ils exaltent la violence et le courage de se battre contre un adversaire, car à leur point de vue, l'homme ne peut pas vivre déshonoré. Celui qui se fait le plus craindre, aura le respect des autres. Dragsund Aase indique aussi la possibilité de restaurer l'honneur perdu par la vengeance. Cela implique le groupe entier, qui ainsi fait preuve d'amitié. Un membre qui se montre infidèle envers le règlement interne, risque la punition physique et psychologique des autres membres. Il sera littéralement roué des coups.<sup>2</sup>

Ces valeurs masculines correspondent aux mérites du moyen âge. Le guerrier chrétien en est un exemple. Ne défendant pas sa propre cause, mais celle de son seigneur, son roi et son Dieu, il fait preuve d'héroïsme. Le courage au combat est fortement stimulé, alors que de montrer de la faiblesse ou fuir l'ennemi, est jugé honteux. Les signes de faiblesse sont comparés aux valeurs féminines et donc fort méprisées par les hommes. L'insulte primordiale pour un homme était celui d'homosexualité. Nous trouvons aussi dans le Moyen-Âge le sort déplorable du traître dans *La chanson de Roland*, qui, vers la fin de l'histoire doit subir la punition de ses compagnons.

---

<sup>2</sup> Silje Dragsund Aase : *Ære, eller ikke være ?*, Hovedsagsoppgave i Historie, Universitetet i Oslo, 2004

Dans sa nouvelle *Mateo Falcone*, paru en mai 1829, Prosper Mérimée (1803 – 1870), raconte une histoire corse, qui se passe dans le maquis, un terrain impossible à traverser pour des étrangers.

Si vous avez tué un homme, allez dans le maquis de Porto-Vecchio, et vous y vivrez en sûreté, avec un bon fusil, de la poudre et des balles ; n'oubliez pas un manteau brun garni d'un capuchon, qui sert de couverture et de matelas. Les bergers vous donnent du lait, du fromage et des châtaignes, et vous n'auriez rien à craindre de la justice ou des parents du mort, si ce n'est quand il vous faudra descendre à la ville pour y renouveler vos munitions.<sup>3</sup>

Mateo Falcone, craint par sa femme, ses enfants et son entourage par sa brutalité et ses facilités avec les armes, n'a peur de personne. La loi que respecte Mateo, c'est celui du maquis, conforme à la définition de l'honneur corse. Dénoncer un criminel aux autorités françaises, sera la pire atteinte à la renommée d'un homme. L'honneur est donc fortement lié au patriotisme, mais aussi aux valeurs masculines, c'est-à-dire à la manière dont un homme dirige et contrôle sa famille et à sa disposition pour les armes. Son fils de dix ans, adore et respecte son père. Jeune enfant, il ne comprend pas encore toutes les règles du jeu et malgré ses bonnes dispositions, il se laisse tenter par un joli cadeau, dévoilant la cachette d'un criminel. Lorsque Mateo se trouve dans la situation où son nom est lié à celui d'un traître, il ne lui reste qu'une solution pour sauver son honneur ; tuer le coupable. Mateo tue son propre enfant. La justice est maintenant rétablie.

Par ces quelques exemples, j'ai essayé d'illustrer la notion traditionnelle de l'honneur. Regagnant le vocabulaire moderne à cause des événements tragiques choquant la population, le terme a provoqué une curiosité nouvelle pour notre propre histoire. *Mateo Falcone* démontre jusqu'à quel point l'honneur peut revêtir de l'importance dans la vie d'un homme.

L'on peut dire que l'honneur est un concept démodé pour l'homme moderne, c'est-à-dire l'homme indépendant et libéré des liens familiaux. Il me semble que le terme « principe » contient des connotations équivalentes. L'on peut dire de quelqu'un que cette personne dispose des principes. Il s'agit des certaines idées morales qui dirigent les actions de cette personne et qui l'obligent à prendre des décisions parfois peu populaires. Il y a quelques années en Norvège, au début de l'industrie pétrolière, le ministre du pétrole et de l'industrie Jon Evenshaug, avait fait très clairement comprendre que la Norvège n'accepterait jamais la

---

<sup>3</sup> Prosper Mérimée: *Mateo Falcone*

fraude économique. Il l'a fait d'une manière si ferme que pendant plusieurs années les autres pays n'ont pas essayé de tenter le gouvernement sur ce point. A mon avis, pour les politiciens de l'époque, c'était une question d'honneur. Aujourd'hui la Norvège fait partie des pays où la corruption fleurit. Mon impression c'est qu'il y a beaucoup de gens pour qui la corruption est acceptable, pour autant qu'elle reste invisible. « Voler, c'est un beau métier si on arrive à le faire sans être pris. » Ces mots viennent d'un jeune russe qui s'enrichissait par des vols quotidiens. Dans son entourage, voler c'était accepté.

La définition de l'honneur que donne *Le petit Robert*, est la suivante : « Dignité morale. Fait de mériter la considération, l'estime sur le plan moral et selon les valeurs de la société. Le sentiment qui pousse à obtenir ou à préserver l'estime des autres et de soi-même. Considération qui s'attache au mérite, à la vertu, aux talents. »<sup>4</sup>

Nous pouvons dire que l'honneur se définit différemment selon les groupes ou les sociétés auxquels on s'intéresse. Garder l'estime des autres membres du groupe, semble être le plus important. Le pire sera l'expulsion. L'on peut dire que dans le cas de Mateo Falcone et dans celui des bandes des banlieues d'Oslo, la pression de l'estime du groupe compte plus que la conscience personnelle.

Lorsque Bernanos se réclame de l'honneur, il évoque la Chevalerie et le Moyen Age, deux valeurs capitales pour donner un contenu à ce concept. La conscience est fortement présente et le mérite qu'obtiennent ses héros n'est pas toujours celui d'un applaudissement immédiat. Chez Bernanos il s'agit de redécouvrir les valeurs anciennes et leur rendre la place qu'elles méritent pour que les consciences individuelles et nationales puissent être renouvelées, de sorte que l'humanité soit capable de lutter pour une vraie liberté.

Dans ce mémoire, je vais montrer comment le mot « honneur » traverse la vie et l'écriture de Bernanos, en dévoilant un contenu, peut-être surprenant, de ce concept. Selon l'écrivain catholique, la France possède une vocation divine, révélée au Moyen Age par la devise célèbre : *Gesta Dei per Francos*, (Œuvres de Dieu, réalisées par les Français). D'avoir été une nation réalisant le Royaume de Dieu, elle devient après la Révolution, la nation de la civilisation laïque.<sup>5</sup> Le sort de son pays pèse sur Bernanos, qui y voit le sort de l'humanité.

---

<sup>4</sup> *Le nouveau Petit Robert*, 2007

<sup>5</sup> *Péguy/Bernanos*, page 14

Sauver l'honneur, c'est aussi sauver une civilisation chrétienne, la seule civilisation qui crée une atmosphère qui laisse respirer les hommes libres. Bernanos rappelle aux Français leur liaison avec l'Éternel, militant pour que son pays reste fidèle à sa vocation divine. L'honneur se trouve là où le temporel touche l'éternel et fait appelle à l'incarnation même. Ce concept ne peut pas survivre dans un monde purement matérialiste.

Nous allons observer comment Bernanos est lié à son histoire contemporaine et aussi montrer comment l'histoire, elle-même, est primordiale pour sa compréhension des événements politiques. A travers les deux héros hagiographiques, Roland et Jeanne d'Arc, nous allons montrer comment Bernanos se sert de leurs destinées pour animer son message. Ensuite nous commenterons un fait politique primordial, le traité de paix à Munich en 1938, avant d'interpréter les prises de positions de Bernanos sur la société. Enfin, nous présenterons son roman *Sous le soleil de Satan*, où les protagonistes Donissan et Mouchette sont porteurs du message bernanosien.

Dans la conclusion de cet exposé, nous allons clarifier notre découverte et montrer comment elle peut avoir un rapport approprié aux questions primordiales qui se posent aujourd'hui.

## 2. Bernanos et son époque

A travers toute la littérature bernanosienne, nous entrevoyons le leitmotiv du combat. Aussi bien Roland et Jeanne d'Arc, les anciens combattants et les protagonistes participent à un combat envers un ennemi puissant. Il est essentiel pour notre compréhension de l'auteur, de souligner ce phénomène, car il souligne la conception bernanosienne de l'existence même. Le titre *Sous le soleil de Satan*, renvoie à cette conception. Le monde se trouve sous l'influence et dans la présence de Satan. La proximité du lexique biblique dans le langage de Bernanos, est assez frappante et nous allons voir comment il s'y appuie en peignant ses saints et ses héros.

Le maintien de la justice et de la liberté dépend d'une lutte permanente. Sans lutte, qui appelle souvent au sacrifice, le monde restera soumis aux pouvoirs destructeurs. La religion chrétienne a gagné du terrain, grâce aux sacrifices des saints et des héros, qui, selon Bernanos, représentent un idéal à suivre. La vocation de Bernanos est de faire en sorte que la France en tant que nation, reste fidèle à la tradition des saints et qu'elle ne se laisse pas inciter à suivre une dérivation favorisant ce qu'il appelle « la restauration de l'Ordre Païen » :

Toute notre histoire pendant des siècles a été celle d'une lente, d'une inexorable restauration de l'Ordre Païen, d'une revanche de l'Ordre Païen, sur une civilisation chrétienne, d'ailleurs à peine ébauchée...<sup>6</sup>

Chargé de cette mission, il ne s'estime pas comme représentant d'une philosophie, d'une théologie ou d'une politique de son époque. Ne reconnaissant un engagement envers quiconque, Bernanos manifeste une sorte d'immunité étonnante, qui le laisse impassible à l'influence de son entourage. Sa fidélité, il la prête à la révélation chrétienne, au mystère de l'incarnation.

Appartenant d'abord aux écrivains catholiques de grand prestige, Bernanos est porté par un engagement subjectif, motivé par la foi chrétienne. Ces écrivains entendent être des messagers d'une vérité révélée, donnée et donc absolue. Ils ne revendiquent pas leur neutralité face à l'énigme de l'existence. Légitimés par une vocation, ces écrivains

---

<sup>6</sup> *Lettre aux Anglais*, page 182

catholiques s'opposent aux courants idéologiques fortuits en les confrontant aux valeurs essentielles qui coïncident à leur conviction.

Toutefois, il est pertinent de comparer les positions de Bernanos à celles de son époque, en tâchant de comprendre vers quelle tendance il s'oriente. Dans ce qui suit je me référerai à l'ouvrage récent d'Antoine Compagnon : *Les antimodernes*, œuvre qui peut nous aider dans cette démarche.

« Qui sont les antimodernes ? Balzac, Beyle, Ballanche, Baudelaire, Barbey, Bloy, Bourget, Brunetière, Barrès, Bernanos,.. »<sup>7</sup> Compagnon entend par le terme *antimoderne* non pas des écrivains pleins de préjugés, mais les initiateurs d'un mouvement contre la modernité, devenus presque omniprésents dans les milieux littéraires et artistiques. Les écrivains modernes cherchaient d'abord la nouveauté, ils voulaient entreprendre les choses d'une manière différente. Il fallait pour cela protester contre les idées traditionnelles, les disputer et même les nier. La société bourgeoise leur semblait figée dans une conformité ennuyeuse, empêchant l'épanouissement des individus.

Précurseur du modernisme, Baudelaire se retrouve paradoxalement parmi les antimodernes. Cherchant surtout le *nouveau*, il se montre moderne dans son style plein d'oppositions et de paradoxes, aussi bien que rénovateur en ce qui concerne la forme de la poésie. Néanmoins, Baudelaire critique l'optimisme lié au mouvement moderniste. Il s'y oppose, tout en affirmant un pessimisme profond concernant l'avenir de l'homme dans une société de plus en plus homogène et anonyme, dirigée par le capitalisme bourgeois. Politiquement, il rejette la démocratisation de la société, défendant la monarchie comme seule autorité légitime.

Antimoderne, Bernanos se distance aussi de la démocratie républicaine, revendiquant la monarchie et les idéaux des Anciens Régimes. En même temps, il rend honneur aux révolutionnaires de la barricade, qui luttent courageusement pour la liberté et la justice. Qualité prononcée, celle de l'ambiguïté, apparaît également chez des autres antimodernes, par exemple chez Chateaubriand, qui, revendiquant les valeurs chrétiennes, défend la cause et les idées de la révolution.<sup>8</sup> La critique de la démocratie par Bernanos, s'explique par certains

---

<sup>7</sup> *Les antimodernes*, page 7

<sup>8</sup> *Ibid*, page 24-25

faits historiques et se joint à la voix de Baudelaire. Compagnon exprime leur aversion à la démocratie ainsi :

La dictature plébiscitaire de Louis Napoléon devait rester pour plusieurs générations comme péché originel du suffrage universel en France. Baudelaire en tira cette leçon : ..... »Il n'y a de gouvernement raisonnable et assuré que l'aristocratique. Monarchie ou république basées sur la démocratie sont également absurdes et faibles.<sup>9</sup>

S'y ajoute celle de Balzac :

La déclaration de Balzac en tête de *La Comédie humaine*, est connue : « Le christianisme, et surtout le catholicisme, étant, comme je l'ai dit dans *Le Médecin de campagne*, un système complet de répression des tendances dépravées de l'homme, est le plus grand élément d'Ordre Social. (...) Le catholicisme et la Royauté sont deux principes jumeaux. (...) J'écris à la lueur de deux vérités éternelles : la Religion, la Monarchie, deux nécessités que les événements contemporains proclament et vers lesquelles tout écrivain de bon sens doit essayer de ramener notre pays. »<sup>10</sup>

Il semble qu'il y ait une compréhension commune de la démocratie chez les antimodernes, jugeant que la dictature en est une conséquence inévitable et logique. Méprisant ainsi la démocratie, Bernanos se trouve en compagnie des intellectuels. Baudelaire, on l'a déjà vu, et Flaubert, se prononcent comme étant en opposition au développement démocratique dans la société française, sollicitant la supériorité de la loi divine qui s'exprime dans la monarchie.<sup>11</sup>

La monarchie française a toujours été étroitement liée au catholicisme, c'est-à-dire à la religion chrétienne, ayant pour résultat que le rejet de l'un, conduisait forcément au rejet de l'autre. Leur pessimisme vis-à-vis la démocratisation se basait principalement sur leur compréhension du péché originel empêchant l'homme de choisir son propre bien. De façon inéluctable, dans un monde naturellement sous l'influence du mal, l'homme se laisserait porter par des forces destructrices à l'écart de toute intervention divine. Les droits de l'homme, tels qu'ils sont proclamés après la Révolution, n'envisagent pas cet aspect, mais accordent à l'homme une liberté qu'il maîtrise. L'homme instruit et moderne serait capable de réagir de manière équitable.

Il faut dire que ce penchant pour une élite intellectuelle au détriment de la population en général, semble étrange pour un esprit nordique, habitué à défendre l'intégrité de chaque individu. En Norvège, par exemple, l'esprit démocratique n'a pas normalement été en

---

<sup>9</sup> Ibid, page 31

<sup>10</sup> Citation de Balzac dans *Les antimodernes*, page 73

<sup>11</sup> Ibid, page 35

opposition avec l'esprit chrétien, car les précurseurs de la démocratie au XIXe siècle étaient souvent de bons croyants. Cela s'explique, semble-t-il, par le protestantisme, remplaçant le catholicisme dans les pays nordiques au XVIe siècle. Le protestantisme accordait plus d'importance à l'individu que l'église catholique, traditionnellement plus autoritaire. En France, la démocratie émerge suite à plusieurs révolutions, exprimant la frustration d'un peuple longtemps opprimé. En Norvège, les conditions autour de cette émergence étaient différentes.

Bernanos se dit favorable à la monarchie à cause de son dévouement à la vocation divine de la France. Jusqu'à la guerre civile en Espagne, il défend une attitude antirépublicaine, mais cette guerre cause un grand changement dans ses points de vue. Nous traiterons de ce moment important dans la vie de Bernanos de façon séparée. Retenons seulement qu'il n'est pas seul à se positionner contre la démocratisation et la république avant 1936. Alors qu'un grand nombre d'antimodernes sont des modernes « revenants », Bernanos, lui, a évolué dans le sens opposé, débutant comme royaliste zélé.

Plaçant l'homme d'abord en relation avec son entourage, les antimodernes s'opposent à l'individualisme de la modernité. L'homme tout seul ne peut pas être son propre guide, comme pensent les optimistes et comme l'exprime, la Déclaration des droits de l'homme. Les antimodernes réclament la présence d'un « *pouvoir indépendant*, un pouvoir qui, dans l'exercice de ses fonctions, échappe à cette volonté et à ces passions qu'il est de son pouvoir de dompter et de soumettre. »<sup>12</sup>

La métapolitique signifie que le fondement des sociétés échappe aux hommes, à la raison : « La plus grande folie, peut-être, du siècle des folies, fut de croire que les lois fondamentales pouvaient être écrites *a priori* : tandis qu'elles sont évidemment l'ouvrage d'une force supérieure à l'homme.<sup>13</sup>

Le rapport étroit entre monarchie et catholicisme semble expliquer la répugnance envers les idées démocratiques.<sup>14</sup> La démocratie se base sur la liberté de chacun à prendre une position politique ou morale, suivant sa propre conscience. Le problème, selon Bernanos et les antimodernes, apparaît lorsque la conscience individuelle n'est pas en conformité avec les valeurs catholiques ou avec d'autres valeurs fondamentales, incitant les individus à prendre des décisions « fausses ». La monarchie garantissait la souveraineté d'une élite, formée dans

---

<sup>12</sup> Ibid, page 69

<sup>13</sup> Citation de Joseph de Maistre dans *Les antimodernes*, page 56

<sup>14</sup> Ibid, page 73

l'esprit de l'Eglise. Considérant la religion chrétienne comme un révélateur de la vérité, les monarchistes défendaient sa suprématie sur les consciences des individus, revendiquant un absolu qui ne pouvait être renversé par une majorité aléatoire. Les républicains, par contre, considéraient la majorité comme seule légitimité à gouverner, et ne voulaient plus se soumettre à un pouvoir, que ce soit l'église, la noblesse ou le roi.

Un dernier aspect qu'il faut mentionner, c'est les positions antisémites de Bernanos. Ces positions, il les prend et il les prononce à plusieurs reprises et, malgré le fait qu'elles soient en conformité avec leur temps, elles surprennent le lecteur par leur intensité. Très jeune à l'époque de l'«Affaire», Bernanos se trouve parmi les antidreyfusards, condamnant le capitaine Dreyfus, d'origine juive, pour espionnage et trahison. Ses sentiments sont fortement influencés par les catholiques de l'extrême droite qui pensaient que les juifs, étant responsable du déicide, méritaient d'être condamnés. Pour ceux qui cherchaient à connaître la vérité dans cette affaire, il était évident que Dreyfus était victime d'une conspiration de très haut niveau. Il s'agissait pourtant pour le gouvernement français de préserver l'honneur de l'armée et on a préféré maintenir la condamnation aussi longtemps que possible. C'est après une lutte intense de la part des dreyfusards (et aussi parce que cette histoire créait des protestations en Europe)<sup>15</sup> que Dreyfus serait acquitté. Bernanos ne change jamais de position pendant ces années. L'atmosphère antisémite pesait sur la société française au début du XXe siècle, se manifestant aussi chez les antimodernes, dont Bernanos faisait partie. A la montée au pouvoir d'Hitler, Bernanos refuse toujours sa sympathie au peuple hébreu. Dans son pamphlet *Lettre aux Anglais*, il prononce ce qui suit :

Et, à vous avouer le fond de ma pensée, je n'ai jamais cru à la sincérité de l'antisémitisme hitlérien. M. Hitler s'est servi de l'antisémitisme, comme de l'anticommunisme, pour corrompre l'opinion européenne, la diviser, la dissocier, fournir aux peuples ses futures victimes, des thèmes de guerre civile. Le jour venu, il réabsorbera ses Juifs, et réorganisera la Banque juive, il en fera une institution nationale allemande. Nous verrons là une forme nouvelle et inédite de la Kollaboration.<sup>16</sup>

Pour les juifs français, la République représentait une liberté nouvelle, leur donnant le droit à la nationalité française. Leur statut était désormais le même que celui des autres citoyens de la nation. Favorisant ainsi la république, ils devenaient cibles d'encore plus de mépris de la plupart des catholiques.

---

<sup>15</sup> Le compositeur norvégien, Edvard Grieg, était invité à Paris pour y faire un concert. A cause de la condamnation injuste de Dreyfus, il refuse d'aller en France pour ainsi montrer son dégoût. Bien connu à cette époque est également la tension entre le Edvard Grieg et Claude Debussy, nationaliste et antidreyfusard.

<sup>16</sup> *Lettre aux Anglais*, page 113

L’Affaire Dreyfus reflète les sentiments complexes des français envers la minorité juive. Ce clivage entre « pour » et « contre » traversait toutes les couches de la société, que ce fût les membres d’une famille, les républicains, les monarchistes, la droite ou la gauche, les catholiques ou les communistes, laissant une tache ineffaçable sur la conscience française.

Pour équilibrer cette impression peu flatteuse de Bernanos, j’aimerais ajouter deux citations, deux voix juives ; la première de Bernard Frank, (1929-2006), écrivain et journaliste et la deuxième d’Elie Wiesel, né en 1928, prix Nobel de la Paix, également écrivain et journaliste. Les deux commentaires se trouvent dans *La grande peur des bien-pensants*.<sup>17</sup>

L’antisémitisme est l’antisémitisme et celui de Bernanos ne vaut pas mieux qu’un autre. Il est d’époque et 1930 n’était pas une très bonne année. Mais quand on a été contre Pétain en 1940 et qu’on l’a été, comme Bernanos l’a été avant presque qu’il y ait eu un Pétain à la devanture de la misérable boutique de spécialités française de Vichy, alors laissons à Bernanos ces quelques souvenirs de jeunesse qui ne sont pas à notre goût.  
(Bernard Frank)

J’admire beaucoup Bernanos, l’écrivain. Mais si je l’admire c’est également pour ses prises de position d’après. C’est l’antisémitisme qui m’a gêné au départ chez lui, ainsi que son amitié pour Drumont bien entendu. Mais un écrivain de « droite » qui a le courage de prendre des positions qu’il a prises pendant la guerre d’Espagne fait preuve d’une attitude prémonitoire. Il était clair que Bernanos allait venir vers nous. Sa découverte de ce que représentent les Juifs témoigne de son ouverture, de sa générosité. C’est presque impossible de trouver en France, en Europe, peut-être, un écrivain qui, avant la guerre en tout cas, n’ait pas connu sa période antisémite. Ce n’est pas sa faute d’ailleurs, parce qu’en vérité il ne faut pas oublier l’ambiance, le climat politique et littéraire qui régnaient alors. C’est pourquoi je ne peux pas en vouloir à Bernanos, qui eut le courage de s’opposer au fascisme, de dénoncer l’antisémitisme et de dire justement ce qu’il a dit et écrit de la beauté d’être juif, de l’honneur d’être juif, et du devoir de rester juif.  
(Elie Wiesel)

Antimodernes par leur désaveu du modernisme et leur goût pour l’ancien, les écrivains sont pourtant très différents dans leur approche politique. Il est difficile de définir leur appartenance car « la droite les pense de gauche et la gauche les pense de droite. Hors place, ils perdent sur les deux tableaux, avant de transformer leur échec en gain. »<sup>18</sup> La vitupération que l’on remarque chez Bernanos, fait de lui un bon exemple d’un antimoderne. Ses sarcasmes, son ironie, sa critique et son indignation, heurtent tous à un moment donné empêchant l’applaudissement de ses partisans. Le lecteur de Bernanos, se sent souvent touché, provoqué, perturbé en se demandant « Mais que veut-il avec tout ça ? ». « Il importe d’abord de secouer notre indifférence, de briser notre confort psychologique et moral, de nous inciter à rejeter les certitudes imposées de l’extérieur, les préjugés, les slogans, les conformismes de toute nature. Il faut au premier chef, faire naître en nous le doute, ... »<sup>19</sup> Plutôt que de donner

---

<sup>17</sup> Préfaces dans *La grande peur des bien-pensants*

<sup>18</sup> *Les antimodernes*, page 446

<sup>19</sup> Préface de Michel Estève dans *Essais et écrits de combat I*, page XV

des réponses, Bernanos génère une agitation, qui réveille ceux qui sont endormis dans leur aise. Refusant d'être politiquement de gauche ou de droite, il ne revendique son loyalisme qu'envers le peuple et Dieu.<sup>20</sup>

Résumons donc l'appartenance de Bernanos aux antimodernes, d'abord avec l'alignement catholique, s'inspirant d'une révélation divine. Ensuite il fait partie des monarchistes antidémocratiques revendiquant la suprématie de l'Eglise. Refusant l'optimisme des modernes, il proclame un pessimisme lié au péché originel. Finalement nous avons constaté un antisémitisme chez Bernanos, présent à son époque et qui a persisté jusqu'à la fin de la guerre. Les écrivains antimodernes ne sont évidemment pas identiques. Néanmoins, la caractéristique qu'attribue Antoine Compagnon aux antimodernes, illustre admirablement l'impression que nous pouvons obtenir de Bernanos : « Refusant toute tyrannie de la pensée, adoptant devant toute alternative une véritable attitude critique, ils ne sont littérairement et politiquement ni de droite ni de gauche... »<sup>21</sup>

---

<sup>20</sup> *Le chemin de la Croix-des-Âmes* dans *Essais et écrits de combat II*, page 54.

<sup>21</sup> *Les antimodernes*, page 447

### 3. Un parcours historique

Opprimé pendant trois siècles par les romains, le christianisme consolide pourtant sa position en Gaule. Les premiers martyrs donnent déjà leurs noms aux futurs saints, tels que Saturnien, Attale et Pothin<sup>22</sup>. Avec la conversion de Constantin au début du quatrième siècle, le christianisme devient religion officielle. Aussitôt l'ordre monastique se développe. Des missionnaires répandent la nouvelle foi qui devient un nouveau ciment dans la lente unification des peuples qui formeront la France.

Le christianisme se manifeste encore plus avec la conversion de Clovis à la fin du cinquième siècle. Grand guerrier, il réussit à agrandir son territoire. Cependant, après sa mort, ses fils partagent le royaume. Avec l'appui de l'église, le roi lutte pour la réunification du pays, mais l'opposition de certaines provinces reste un constant problème. Il faut aussi faire face à la montée de l'Islam. C'est en 732, que Charles Martel stoppe la progression des musulmans en Occident chrétien à Poitiers. Son petit-fils, Charlemagne, poursuivra la lutte contre les musulmans en Espagne et la conquête des peuples païens tout en s'attachant à les christianiser. Pour arriver à ses fins, il se servira des missionnaires et de sa main armée. La légende de Roland se base sur des événements guerriers de cette époque. *La chanson de Roland* raconte la mort héroïque du chevalier de Charlemagne. Cependant, selon Pierre Miquel, le paladin Roland succombe, non pas comme le veut la légende, en combattant les Maures à Roncevaux, mais « dans une embuscade dressée par les Basques »<sup>23</sup>.

De par son sacre, Charlemagne avait de l'autorité sur l'église ; il veillait donc sur le clergé, s'assurant ainsi de sa fidélité. Sous son règne, la France jouissait de la paix et de la prospérité. Mais, l'histoire se répète, et les disputes entre des héritiers vont de nouveau affaiblir la résistance militaire du pays. Face aux nouveaux envahisseurs, les musulmans autour de la Méditerranée et les vikings descendants du nord, les rois francs se montrent trop faibles. C'est petit à petit que la France prendra la forme telle que nous la connaissons aujourd'hui.

---

<sup>22</sup> *Histoire de la France*, page 43

<sup>23</sup> *Ibid*, page 59

Ce sont peut-être ces faits historiques auxquels se réfère Bernanos dans *Lettre aux Anglais* lorsqu'il répète à plusieurs reprises « Nous sommes une chrétienté en marche,.. »<sup>24</sup>

Nous sommes une chrétienté en marche,  
et voilà que le monde ne veut pas l'admettre  
parce qu'il court plus vite que nous,  
seulement ce n'est pas vers le même but.  
Nous sommes une chrétienté en marche,  
et nous savons très bien, en dépit de ce que nous disent les flatteurs  
et de nos propres vantardises, que ce n'est pas du tout une marche triomphale, derrière la fanfare.  
Pourquoi ne nous juge-t-on pas sur notre histoire ?  
Notre histoire est une longue patience,  
aucun peuple n'a fait plus patiemment son destin,  
rassemblé plus patiemment sa terre, réparé plus patiemment ses erreurs ou ses folies....  
Nous sommes une chrétienté en marche  
Vers le royaume de Dieu, mais qui ne s'en va pas là-bas les mains vides.  
Nous n'aurions pas inventé d'aller si loin alors qu'on a déjà tant à faire chez soi,  
mais puisqu'il paraît que le bon Dieu nous a choisis pour apporter  
la liberté, l'égalité, la fraternité à tous ces peuples ...  
Nous sommes une chrétienté en marche,  
Mais elle marche à pied, ...  
Nous sommes une chrétienté en marche  
Vers un royaume d'égalité, de liberté, de fraternité...

Solennels, même pompeux, ces passages semblent montrer de par quel angle l'écrivain observe les faits politiques de son pays au moment où éclate la deuxième guerre mondiale. Il refuse de se soumettre à un destin purement pragmatique, mais insiste pour que le christianisme ait une influence réaliste sur l'histoire. Sa conception de la foi chrétienne ne la limite pas simplement au domaine de la spiritualité. Devenu chair, grâce à l'incarnation, Dieu a montré sa complicité avec l'homme. C'est à cette lumière que l'on peut comprendre son rappel aux saints et héros :

Personne n'a jamais eu le droit de parler au nom de mon pays, sinon ses Saints et ses Héros, et ils se sont bien gardés de parler, ils ont agi. Je ne me flatte pas de vous faire comprendre la France. J'ignore si je la comprends moi-même. Je n'essaie pas de la comprendre, parce qu'elle est une aventure spirituelle, et une aventure spirituelle entreprise par des hommes qui ont plus que les autres le sens du réel et du charnel. Cette contradiction qui devrait nous perdre nous sauve sans cesse, et ce paradoxe fait notre histoire.<sup>25</sup>

Autour de l'an mille, le roi de France dût faire face à des puissants seigneurs. Son propre pouvoir était limité à une petite région. La tradition du sacre lui donnait l'avantage de la légitimité car cela faisait du roi le représentant de Dieu et le rangeait au côté des rois d'Israël

---

<sup>24</sup> *Lettre aux Anglais*, page 22-23

<sup>25</sup> *Ibid*, page 22

de l'Ancien Testament.<sup>26</sup> (Néanmoins, c'est l'époque du système féodal où le peuple se regroupe autour de son seigneur.<sup>27</sup> )

C'est surtout par la création des monastères que l'Eglise se répand dans le pays. Les moines font promesse de chasteté et de pauvreté, pratiquant la charité et dispensant l'éducation. Saint Dominique émerge au XIIème siècle, renouvelé l'église qui se trouve dans un déclin d'ordre moral, et consolide la position chrétienne en Occident face à la montée de l'Islam.

L'Inquisition se manifeste contre tout ce qui est jugé hérétique,<sup>28</sup> désignant les juifs comme premières cibles. Sous Louis IX, la construction du collège de Robert Sorbon, dit Sorbonne, mais aussi le début de l'édification des cathédrales, témoignent d'un roi qui souhaite ardemment christianiser son royaume.<sup>29</sup>

Cette période de stabilité sera remplacée par la guerre de cent ans de 1337 à 1445, causée par les disputes entre héritiers au trône de France. Edouard III, le fils d'Edouard II et Isabelle, celle-ci la fille de Philippe le Bel, revendique le trône alors que les barons français préfèrent Philippe de Valois. Pendant cette période, L'Angleterre occupe une grande partie de la France. S'y ajoutent aussi des conflits parmi des régents français. En 1420 la situation est telle que le roi d'Angleterre devient l'héritier du trône de France. Il obtient le mariage avec Catherine, fille de Charles VI et réussit à faire en sorte que le dauphin Charles n'ait plus de prétention sur le royaume de France.

Jeanne d'Arc fait son entrée en scène alors que la France se trouve dans d'effroyables difficultés. Son premier devoir sera de faire sacrer Charles à Reims. Avec son armée elle délivre Orléans des anglais et fait sacré le roi en 1429. La jeune fille transmet sa foi aux Français qui voient en elle une messagère envoyée par Dieu. Cependant, une grande partie du clergé du nord de la France sympathise avec les Anglais et redoutent sa popularité. Il en va de même pour les Bourguignons, fervents ennemis de Charles VII. Ils la livreront aux Anglais pour qu'elle soit jugée. En obéissant aux voix célestes, Jeanne se trouve trahie par les siens et condamnée pour sorcellerie par les théologiens les plus illustres. Cependant, Charles VII poursuit la lutte contre les Anglais. Une France plus forte et plus unie attend le régent suivant, Louis XI.

---

<sup>26</sup> *Histoire de la France*, page 69

<sup>27</sup> *Ibid*, page 84

<sup>28</sup> *Ibid*, page 59

<sup>29</sup> *Ibid*, page 104

Le XVI<sup>ème</sup> siècle connaît un déplacement du pouvoir vers la bourgeoisie, qui profite du développement du commerce avec principalement l'Italie. Dans l'époque appelée la renaissance, la richesse permet à une certaine population d'accéder à des positions importantes sans avoir un statut de noble.<sup>30</sup> L'argent devient un atout ainsi que la lecture des écrivains contemporains, tels que Rabelais, Erasme et Montaigne, devenus accessibles à la publique grâce à l'imprimerie. Attirés par la vie moderne en Italie, les Français font la connaissance des grecs anciens et de l'humanisme. C'est François I<sup>er</sup> qui en 1529 fonde le futur Collège de France, centre culturel ouvert à l'étranger et aux nouvelles idées. Ce roi n'est pas favorable à la Sorbonne, jugée trop limitée par la dominance théologique.

Les abus du clergé vont provoquer des contestations dans la population. Le protestantisme, résultat de la révolution luthérienne, divisera la France.<sup>31</sup> La Réforme, attirant surtout les nobles, représente une menace pour les rois de France, qui s'y opposent pour des raisons politiques. Jugés comme hérétiques, les protestants se trouvent condamnés et persécutés. Ceux-ci prennent des armes et voilà la France lancée dans une guerre civile qui durera trente-six ans, de 1562 à 1598.<sup>32</sup> Pour Bernanos, le protestantisme représente une épreuve parmi d'autres dans le parcours de l'histoire :

Au lieu que, avec son simple courage, son outil, l'outil fait à sa main, notre peuple a triomphé de toutes les épreuves, ou pour mieux dire, il les a usés. Il a usé la Guerre de Cent ans, il a usé l'hérésie de Luther, il a usé le fanatisme espagnol, la sanglante monarchie cléricale qui remplaçait la Croix par la Potence, il usera demain notre déshonneur. Il ne le vengera pas seulement, il l'usera. Il usera les responsables de la honte, il usera aussi la honte, il y mettra le temps qu'il faudra, jour après jour, car il ne revient jamais sur la besogne déjà faite, et il se demande naïvement chaque soir comment il pourra venir à bout de celle du lendemain. « Oh ! Mère, est-ce la fin ? disait à sa Prieure la petite sainte Thérèse de Lisieux à l'agonie. Comment vais-je faire pour mourir ? Jamais je ne vais savoir mourir !... » C'est à de telles paroles, et non à celles des héros de Plutarque, que frémiront toujours d'âge en âge, les étendards de la Patrie.<sup>33</sup>

Bernanos prend ses distances à l'égard des protestants venus d'Allemagne et de l'humanisme venu d'Italie par des écrivains comme Plutarque, mais il critique aussi l'église catholique de ses abus. Revenant aux vrais héros, il évoque sainte Tère, qui est canonisée en 1925, puis proclamée sainte patronne secondaire de la France.<sup>34</sup>

---

<sup>30</sup> Ibid, page 149

<sup>31</sup> Ibid, page 159

<sup>32</sup> Ibid, page 168

<sup>33</sup> *Lettre aux Anglais*, page 28

<sup>34</sup> <http://fr.wikipedia.org/wiki/Th>

Se retournant en arrière, Bernanos cherche à retrouver les valeurs telles qu'elles se sont manifestées avant la Révolution de 1789. La Révolution est le résultat d'une évolution qui avait commencé avec l'époque des Lumières. Avec le règne de Louis XIV, Bernanos voit ses principes d'honneur vénérés. Cette époque dans l'histoire française, représente l'ordre et l'autorité. Les souverains se voyaient représentants de Dieu sur la terre. Leur idéal c'était « l'honnête homme », propriétaire de vraies vertus chevaleresques, héritage du XVI<sup>e</sup> siècle. Descartes brille en montrant jusqu'à quel niveau l'intelligence de l'homme peut s'élever.<sup>35</sup> Ce siècle chrétien, où les passions sont dominées par la raison, marqué par l'optimisme et sera suivi par un autre, marqué lui, par un plus grand pessimisme sur les vertus de l'homme. Molière et Racine décrit l'homme comme esclave de ses passions et de son égoïsme. Suit maintenant une critique ouverte contre le pouvoir de l'église sur les consciences et contre la monarchie absolue. C'est dans ce clivage que l'on trouve les premiers antimodernes, qui se prononcent contre la révolution et contre l'individualisme.<sup>36</sup> Bernanos se range ici, montrant comment les idées modernes ne sont pas capables de défendre l'intégrité de l'homme. Déjà en 1796, Louis de Bonald (1754 – 1840) exprime les mêmes pensées que Bernanos :

...tout s'y\* individualise, tout s'y rétrécit et s'y concentre dans la vie présente ; le présent est tout pour elles ; elles n'ont pas d'avenir. Tout ce qui est éternel dans la religion, tout ce qui est permanent dans la société y est à la fois détruit et méconnu : on nie l'éternité des peines et des récompenses, la vie future, l'existence même de Dieu ; .....

J'observe les progrès successifs de ces opinions désolantes ; et .....

Je remarque avec effroi la marche combinée de l'athéisme, du matérialisme du républicanisme.<sup>37</sup>

---

<sup>35</sup> *XVII<sup>e</sup> siècle*, page 7 -13

<sup>36</sup> "Bonald et de Maistre, les anti-lumières" dans "Le nouvel observateur", page 16

<sup>37</sup> *Ibid*, page 18

## 4. Lettre aux Anglais

C'est trois ans après son arrivée au Brésil que Bernanos écrit le pamphlet *Lettre aux Anglais*. Il y est parti avec sa femme et ses six enfants au moment où la France a signé la paix de Munich avec les Allemands, en 1938. C'était une action honteuse de son point de vue ; la France perd ainsi son honneur.

Dans *Lettre aux Anglais* Bernanos défend ses propres opinions. Fouillant l'histoire ancienne de la France, il réussit à découvrir un fil rouge qui la traverse depuis Charlemagne jusqu'au temps contemporain. Avec un ton moqueur et plein de sarcasme, il accuse les nations européennes de ne plus suivre leurs consciences, mais de se laisser motiver par le profit et les chiffres d'affaire.

Face au pouvoir allemand, les Français se trouvent faibles. Ils ne voient pas la possibilité de gagner la guerre. Les Allemands arrivent à Paris le 14 juin, le gouvernement s'installe à Bordeaux, et l'Italie déclare la guerre à la France. Les Français sont laissés seuls vis-à-vis d'un ennemi puissant. Aucune aide militaire ne leur convient, ni de côté américain, ni des Anglais. Le choix se trouve entre la capitulation et l'armistice. Le 22 juin 1940, l'armistice est mis en place avec le maréchal Pétain, ancien combattant de la première guerre mondiale, âgé de quatre vingt quatre ans.

Car c'est Munich qui vit notre victoire abolie – non pas Bordeaux ni Rethondes. Et il fallait être vraiment M. Chamberlain, c'est-à-dire une créature absolument étrangère à notre peuple, pour croire un instant que, ayant trahi l'ami pauvre qui avait mis en nous sa confiance, nous hésiterions une minute à faire subir le même sort à l'alliée opulente qui, nous ayant jadis encouragés à la honte, s'était bien gardée de la partager.<sup>38</sup>

Munich reste pour Bernanos la vraie défaite de son peuple. Cet accord avec l'ennemi révèle une morale en déchéance qu'il va falloir du temps à restaurer.

Je ne crois pas à la très prochaine restauration de l'Honneur... Le grain que nous aurons semé devra pourrir d'abord sous la terre avant de germer dans de nouveau printemps. Je ne connaîtrai pas ce printemps.<sup>39</sup>

---

<sup>38</sup> *Lettre aux Anglais*, page 10

<sup>39</sup> *Ibid*, page 8

C'est dans ce contexte qu'il évoque les héros de l'ancienne histoire française. Il existe dans les sentiments nationaux français une tradition donnant au roi des droits divins. Dieu lui-même aurait donné aux Français le privilège et le devoir de défendre le christianisme dans le monde.<sup>40</sup> C'est un nationalisme mystique qui remonte souvent à la surface dans les écritures bernanosiennes et qui s'incarne dans Roland et dans La Pucelle d'Orléans. Directement en communication avec les anges, les deux héros témoignent d'un monde spirituel et transcendant qui devient visible sur le plan historique. Selon les historiens, ces histoires ne sont pas tout-à fait vraies, mais portent des traits légendaires. Nous pouvons donc nous poser la question : Pourquoi ont-elles une telle importance chez Bernanos ? Défenseur fervent de la vérité en critiquant vivement l'injustice et l'hypocrisie, il fait vivre les saints et les héros de l'histoire mystique. Il y a dans cela une contradiction, dont il est conscient. Parlant de la France il dit :

Je n'essaie pas de la comprendre, parce qu'elle est une aventure spirituelle, et une aventure spirituelle entreprise par des hommes qui ont plus que les autres le sens du réel et du charnel. Cette contradiction qui devrait nous perdre nous sauve sans cesse, et ce paradoxe fait notre histoire.<sup>41</sup>

Grand connaisseur de Bernanos, Sven Storelv, vient de publier une recherche s'intitulant « Bernanos. Franc-parler et vérité ». Il laboure les critères de la vérité en se laissant inspirer par Michel Foucault. Foucault résume le concept du mot *parrhesia* selon les anciens grecs dans la manière suivante :

More precisely, parrhesia is a verbal activity in which a speaker expresses his personal relationship to truth, and risks his life because he recognizes truth-telling as a duty to improve or help other people (as well as himself). In parrhesia, the speaker uses his freedom and chooses frankness instead of persuasion, truth instead of falsehood or silence, the risk of death instead of life and security, criticism instead of flattery, and moral duty instead of self-interest and moral apathy.<sup>42</sup>

Nous trouvons la signification de ce terme dans le Nouveau Testament, notamment dans les Actes des Apôtres, chapitre 4, vers 13 : « Ils constataient l'assurance de Pierre et de Jean et, se rendant compte qu'il s'agissait d'hommes sans instruction et de gens quelconques, ils en étaient étonnés. »<sup>43</sup> Les apôtres ont une vocation, ils parlent du cœur, sans essayer

---

<sup>40</sup> *Rolandskvadet*, page 10

<sup>41</sup> *Ibid*, page 22

<sup>42</sup> <http://en.wikipedia.org/wiki/Parrhesia>

<sup>43</sup> Traduction œcuménique de la Bible.

A related use of parrhesia is found in the Greek New Testament, where it means "bold speech," the ability of believers to hold their own in discourse before political and religious authorities (e.g. Acts 4:13: "Now when they saw the boldness [τὴν παρρησίαν] of Peter and John and realized that they were uneducated and ordinary men, they were amazed and recognized them as companions of Jesus."). See Heinrich Schlier, "παρρησία, παρρησιάζομαι," *Theological Dictionary of the New Testament*, Gerhard Kittel and Gerhard Friedrich, Eds. Ann Arbor: Eerdmans, 1967. Vol. V, pp. 871ff.

d'impressionner par des rhétoriques compliquées, et risquent une punition sévère. L'auteur des Actes a donc trouvé légitime de leur attribuer le terme *parrhesia*.

Selon Storelv, Bernanos mérite le titre *parrhesiaste*, par son courage de dire ce qu'il pense vraiment, sans se servir de la rhétorique à laquelle il s'oppose.

En ce qui concerne Bernanos, il cherche autant que possible à éviter le raisonnement abstrait du philosophe ou du théologien dont il craint le discours exsangue. Comme sujet parlant, il désire lancer des paroles vivantes, incarnées où vibre sa personnalité toute entière.<sup>44</sup>

S'opposant donc aux discours des intellectuels, Bernanos ne se place ni parmi les philosophes ou les théologiens, ni dans une idéologie quelconque. Il transcende le monde visible pour atteindre une autre source, invisible, éternelle, capable de donner aux hommes une explication de leur existence. L'écrivain ne cherche par aucun moyen de flatter ses auditeurs, mais obtient par contre souvent en retour mépris et critique. Lisant Bernanos, on ressent très fort qu'il ne cherche à plaire à personne. Il délivre son message, sans regarder à droite ou gauche et sans se poser des questions sur la probabilité d'avoir du succès. Il se heurte à beaucoup de gens, s'opposant à la majorité politique, littéraire et spirituelle de son époque.

Bernanos est porté par une vocation, inspiré par les exemples des saints et des guerriers chrétiens qui changent le destin de la France. Leur honte serait de voir la France soumise aux païens. Événements historiques ou bien légendaires, Bernanos ne semble pas y faire la différence. Par leur intermédiaire il transmet un message essentiel, en exigeant des hommes « de bonne volonté » qu'ils respectent leurs origines et s'acquittent de leurs devoirs.

---

<sup>44</sup> Sven Storelv: "Bernanos. Franc-parler et vérité", 2007

## 4.1 Roland



Bernanos évoque donc le grand chevalier Roland, mort pour la France et pour son empereur Charlemagne en se battant contre les sarrasins en Espagne, lors de la première croisade, car il estima son patri plus précieux que sa propre vie. Ecrit autour de l'an mille, *La chanson de Roland*, raconte l'histoire de Roland et Olivier, grands guerriers dans l'armée de Charlemagne. Dans la bataille de Roncevaux, les deux héros vont trouver la mort en se battant contre les Maures vers 778. Cette attaque est le résultat d'une trahison commise par le beau-père de Roland, Galeon.

Galeon est d'abord envoyé chez le roi Marsile, roi des Maures, régnant à Zaragoza, seul endroit en Espagne que Charlemagne ne possède pas, pour lui donner une réponse à la proposition de paix que le roi vient de recevoir. Méfiant à la proposition de Marsile, Roland préfère la guerre, mais le roi ne lui prête pas l'oreille. Arrivé chez les Maures, Galeon entrevoit la possibilité de sauver sa propre vie et de tendre un piège à Roland et à ses compagnons dont dépend Charlemagne pour poursuivre ses glorieuses conquêtes. La trahison implique donc le roi même et la France. Galeon se met d'accord avec Marsile pour monter un complot contre Charlemagne. En lui coupant son « bras droit », c'est-à-dire en éliminant Roland et Olivier, les païens vont pouvoir gagner de nombreuses guerres aux pays francs. On va faire croire à Charlemagne que Marsile et ses soldats vont se convertir au christianisme en se faisant baptiser pendant leur visite en France. En récompense, Marsile sera conte d'Espagne sous le règne de Charlemagne. Pour que ses mensonges paraissent vraisemblables, Marsile lui offre des cadeaux précieux ainsi que des otages, parmi lesquels se trouvera son propre fils.

Charlemagne, n'ayant pas confiance de Galeon, pleurant même pour ce qu'il imagine va arriver, accepte cependant la réponse de Marsile. Il nomme Roland responsable de l'arrière-garde et entame son retour vers la France.

Arrivés à Roncevaux, Roland et Olivier remarquent l'approche des soldats de Marsile. Les deux amis discutent entre eux de l'opportunité de souffler dans l'olifant afin d'attirer l'attention de Charlemagne. Olivier comprend qu'ils auront besoin de renfort, mais Roland,

trop fier, refuse de suivre les conseils de son ami. Ultérieurement, Roland qui appellera au secours, mais il sera trop tard.

128 : Voyant le carnage des siens, le comte Roland appelle son ami Olivier : « Bon seigneur, cher ami, qu'en pensez vous ? Que de bons vassaux vous voyez étendus à terre ! Nous pouvons avoir pitié de la belle et douce France. Privée de tels chevaliers, comme la voilà maintenant exsangue ! Ah ! roi bien-aimé, que n'êtes-vous ici auprès de nous ! Olivier, mon frère, comment pourrions-nous faire ? Comment nous y prendre pour lui envoyer des nouvelles ? » Olivier lui répond : « Je ne sais comment faire. Mais je préfère mourir plutôt que d'encourir la honte ». <sup>45</sup>

Entendant les amis qui se disputent, l'archevêque Turpin intervient et il les persuade de faire appel au l'empereur pour qu'il puisse venger leurs morts.

132: L'archevêque entend leur dispute. Il pique son cheval de ses éperons d'or pur, il s'approche d'eux, et les reprend : "Seigneur Roland, et vous seigneur Olivier, au nom de Dieu, je vous en prie, pas de dispute ! Sonner du cor maintenant ne servirait plus à rien. Pourtant il vaut beaucoup mieux le faire : que le roi vienne et il pourra nous venger. Il ne faut pas que maintenant ceux d'Espagne repartent joyeux. Nos compagnons de France, quand ils descendront de cheval, nous trouveront morts et taillés en pièces. Ils mettront nos corps en bières et les emporteront sur des bêtes de somme. Ils verseront sur nous des larmes de douleur et de pitié. Ils nous enterreront en terre bénie près des églises. Ainsi ni les loups, ni les porcs, ni les chiens ne nous dévoreront." Roland lui répond: "Seigneur, voilà qui est bien parlé." <sup>46</sup>

Roland et Olivier vont mourir d'une mort héroïque. Leur courage est en contraste avec la trahison de Galeon. Ils préfèrent mourir avec l'honneur que de vivre dans la honte. Lorsque Roland comprend que la fin est proche, il souffle dans son olifant pour signaler à l'empereur qu'il doit venir. Arrivant trop tard pour sauver Roland et Olivier, Charlemagne réussit cependant à repousser les maures et de tirer vengeance. L'honneur de France sera rétabli. Roland ne cherche pas d'éviter le danger. Mourir en combattant, laisser une renommée honorable, ne pas trahir ses amis, voilà les véritables vertus d'un soldat chrétien.

174 : Roland sent que la mort le pénètre et que de la tête elle descend jusqu'au cœur. Il est allé en courant au pied d'un pin et il s'est couché face contre terre sur l'herbe verte. Il place sous lui son épée et son cor et tourne la tête du côté de la race des païens. Il le fait car il veut vraiment que Charles et tous les siens disent, aussi que le noble comte est mort en conquérant. A petits coups répétés il fait sa mea culpa. Pour faire pardonner ses péchés, il tend son gant vers Dieu. <sup>47</sup>

Une défaite n'est pas toujours synonyme de déshonneur. Parfois le choix se trouve entre le déshonneur et le martyr. Roland a choisi ce dernier. Appelant son roi qui arrive en retard

---

<sup>45</sup> *La Chanson de Roland*, page 93

<sup>46</sup> *Ibid*, page 95

<sup>47</sup> *La Chanson de Roland*, page 117

pour le sauver, Roland agonise à cause de ses blessures. Cependant Charlemagne le venge et pousse encore plus loin les frontières françaises.

Levant sa main au ciel, Roland demande pardon pour tous ses pêchés. Le monde divin pénètre dans le monde terrestre par la présence de l'ange Cherubin, saint Michel du Péril et saint Gabriel,<sup>48</sup> témoignant d'une époque où l'homme reconnaissait l'existence de Dieu. Cette histoire, dit Bernanos, a battu il y a dix siècles « le cœur des garçons et des filles de ma race ».<sup>49</sup>

Bernanos souhaiterait voir le même courage chez ses contemporains. Il aurait préféré que la France rentre en guerre avec les Allemands, respectant son engagement envers les Tchèques, même si la guerre apparaissait perdue d'avance. Perdre la guerre plutôt que l'honneur, semble être sa devise.

Dans son élocution « Hva skjer i *Rolandskvadet* ? » (Que se passe-t-il dans *La chanson de Roland* ?), Trond Kruke Salberg<sup>50</sup> met l'accent sur la guerre qui persiste, en s'en référant comme leitmotiv. C'est avec l'aide de Dieu, qui prolongera la durée du jour<sup>51</sup> que Charlemagne obtiendra vengeance. Le guerrier chrétien doit se battre sans repos durant toute sa vie avant que vienne le jour où l'ange emporte son âme au Paradis.

« Le narrateur met l'accent sur ce que nous pourrions appeler la persévérance morale du héros, c'est-à-dire une puissance psychologique, presque miraculeuse, le procurant en même temps de la force physique, indispensable pour pouvoir continuer la guerre, malgré la conscience du héros de sa défaite et de sa mort très proche. »<sup>52</sup>

Devenu célèbre grâce à son œuvre éminente, *Mimésis*, Erich Auerbach (1892-1957) a contribué à valoriser la littérature occidentale. Enseignant à l'université de Marburg, il a été licencié de son professorat pendant la guerre car il était juif. C'est alors qu'il s'exile à Istanbul pour écrire son livre. Se concentrant sur certains extraits de la littérature européenne, passant entre autres, par Homère, Dante, et Proust, Auerbach essaye de comprendre la

---

<sup>48</sup> Ibid, page 118

<sup>49</sup> *Lettres aux Anglais*, page 30

<sup>50</sup> [www.duo.uio.no/roman/Art](http://www.duo.uio.no/roman/Art)

<sup>51</sup> *La Chanson de Roland*, page 120

<sup>52</sup> "Det fortelleren framhever er det en kunne kalle heltens moralske utholdenhet, dvs en nesten mirakuløs psykisk kraft som også gir dem fysisk styrke, styrke til å kjempe videre selv om de vet at slaget er tapt og at de snart skal dø." [www.duo.uio.no/roman/Art](http://www.duo.uio.no/roman/Art)

manière avec laquelle nous appréhendons la réalité. Ne travaillant ainsi que sur un petit extrait d'une œuvre précise, il arrive à déchiffrer d'une certaine manière comment les gens percevaient la société.<sup>53</sup>

En commentant, entant que philologue, quelques laisses de *La chanson de Roland*, au moment où il se trouve au milieu de la guerre, Auerbach peut avoir une certaine pertinence par rapport à Bernanos. Les laisses 737 à 780 racontent comment Roland mène l'arrière-garde lors du retour en France de l'armée de Charlemagne qui se trouve alors en Espagne. Cette décision lui sera fatale. Chanson de geste, *La chanson de Roland* est caractérisée par la présentation de scènes montrant certains événements importants. Chaque scène devient une image qui peut servir de modèle moral, ou bien représenter un symbole.<sup>54</sup> Alors que la réalité qui jaillit du texte ne représente qu'un fragment, son contenu symbolique se prête néanmoins à la ranimation. Préservant une distance nette à la vie ordinaire, les actions héroïques maintiennent toujours ses facultés dont nous pouvons bénéficier.

Se servant de Roland, Auerbach souligne les changements qui auront lieu dans la littérature antique au moyen âge. Soumise à l'influence de la langue française, les histoires et les légendes en latin font l'objet d'une rénovation. Selon Auerbach, le classicisme antique, influence la littérature chrétienne à son début, la laisse sans passions. Il voit un changement dans *La chanson de Roland*, une culmination dans ce style rigide. Grâce à l'influence de la langue populaire, les personnages des légendes deviennent humains, emplis de vigueur, et donc Roland étant un exemple. Ils se détachent de leur époque historique par les idéaux communs aux lecteurs et aux auditeurs, idéaux représentatifs de toute la société.

S'approchant de la littérature du Moyen Age avec des motivations différentes, Auerbach et Bernanos se rencontrent pourtant dans la même personne légendaire au même moment historique. Héros et symbole, Roland possède une qualité qui permet la ranimation dont parle Auerbach et dont se sert Bernanos lorsqu'il critique son pays de lâcheté.

---

<sup>53</sup> Arne Melberg dans *Mimesis*, page 9

<sup>54</sup> Ibid, page 123

## 4.2 Jeanne d'Arc



Le concept d'honneur chez Bernanos est lié à sa compréhension de Dieu est à la volonté divine. La transcendance divine montre à l'homme ses propres valeurs, des valeurs qui agissent sur sa conscience et qui le rendent capable de faire ses choix moraux.

Bernanos regarde souvent le moyen âge comme une époque idéale, car les principes chrétiens étaient estimés par un peuple entier et étaient considérés comme vérité absolue. Il voit à travers les époques ultérieures une lente évolution vers une société païenne.<sup>55</sup>

Symbole d'une France jadis chrétienne, Jeanne d'Arc sera l'exemple illustre de ce que c'est l'honneur. Vivant dans un pays imprégné de spiritualité, la prière faisait partie de sa vie quotidienne. Jeune fille illettrée, elle quitte son cher village natal pour se jeter dans une lutte horrible contre l'armée anglaise, contre les savants de l'église et contre des tortionnaires. Quels atouts avait-elle ? Aucun. Mais elle croyait à une volonté divine qui concernait sa patrie, une patrie occupée par les troupes anglaises, dévastée par des guerres civiles et dirigée par un roi prêt à céder son royaume à l'ennemi. Des saints se manifestent à Jeanne, qui les entend parler. Les voix des saints deviennent un thème répétitif dans la littérature bernanosienne. Porteuses d'une volonté divine et d'un message prophétique, elles appellent l'homme à se retourner vers son origine, son Créateur et de lutter contre les forces destructrices. Jeanne obéit à ces voix, malgré les sacrifices personnels que cela implique. Sacrifices et souffrances font partie d'une vie honorable.

Tout au long de sa vie, un autre grand écrivain catholique, Charles Péguy (1873- 1914) a manifesté un intérêt sincère pour Jeanne d'Arc, pour la comprendre, pour lui donner une valeur unique et pour montrer aux Français l'importance de son sacrifice, seul témoignage du jugement erroné des hommes.

---

<sup>55</sup> *Lettres aux Anglais*, page 182

L'œuvre de Jeanne d'Arc, dans lequel Péguy et Bernanos retrouvent l'honneur de la France, reste crucial dans la mémoire des Français et fait partie de leur histoire commune.

Les deux écrivains partagent aussi l'idée d'une France qui se distingue des autres pays européens, par sa civilisation et son humanité.<sup>56</sup> Prévenant ses contemporains des effets désastreux de la société moderne, ils ne cessent de revendiquer le destin éminent qu'est celui de la France, destin manifesté dans les actions de ses héros et ses saints de façon prodigieuse.

Rejetant le catholicisme pour un certain temps, luttant pour des idées révolutionnaires, Péguy retrouve la foi de son enfance. Il revendique néanmoins l'esprit de la révolution et la suprématie de la France au niveau laïque aussi bien qu'au niveau spirituel.<sup>57</sup>

A la France encore revienne l'honneur et la charge de maintenir l'espérance dans le monde. Cette vertu théologale, Péguy la définit d'abord dans son sens théologique strict, probablement de mémoire d'après son petit catéchisme d'Orléans.<sup>58</sup>

L'honneur de la France est de retrouver ses obligations envers l'appel divin, reprendre sa position de protectrice de la vérité et de tenir sa parole envers sa vocation. Une France sans Dieu est une France sans honneur.<sup>59</sup> La fidélité de Roland dans *La chanson de Roland* en est un exemple. Roland a donné sa parole au roi. Il y tient, coûte que coûte. Le traité de Munich, par contre, symbolise le soldat qui s'enfuit au lieu de faire face à l'ennemi jusqu'au sang, dévoilant une France lâche, incapable de tenir à la parole qu'il a jadis donnée à son allié.

C'est Jeanne d'Arc qui inspire Péguy en tant que poète. Héroïne de la foi et de la patrie, elle ne cesse de le motiver.<sup>60</sup> La tache qu'elle accordera à son peuple, impliquant une grande importance historique et spirituelle, l'oblige à payer un prix cher, le prix du martyr. En répondant à la vocation, elle reconnaît les sacrifices, tels que la séparation de ses parents et de son foyer. Voici un extrait du poème s'intitulant *Adieux à la Meuse*, exprimant ces sentiments.

---

<sup>56</sup> Péguy/Bernanos, chapitre 1

<sup>57</sup> Ibid, page 20

<sup>58</sup> Ibid

<sup>59</sup> Ibid, page 27

<sup>60</sup> *XXe siècle*, page 146

Adieu, Meuse endormeuse et douce à mon enfance,  
Qui demeures aux près, où tu coules tout bas.  
Meuse, adieu : j'ai déjà commencé ma partance  
En des pays nouveaux où tu ne coules pas.

Voici que je m'en vais en des pays nouveaux :  
Je ferai la bataille et passerai les fleuves ;  
Je m'en vais m'essayer à de nouveau travaux,  
Je m'en vais commencer là-bas les tâches neuves.

Quand pourrai-je le soir filer encor la laine ?  
Assise au coin du feu pour les vieilles chansons ;  
Quand pourrai-je dormir après avoir prié ?  
Dans la maison fidèle et calme à la prière ;

Quand nous reverrons-nous ? et nous reverrons-nous ?  
O maison de mon père, ô ma maison que j'aime.<sup>61</sup>

Jeanne ne reverra jamais sa maison et ses parents. Le 8 mai 1429, l'armée française guidée par Jeanne d'Arc va délivrer Orléans. En juillet elle fait sacrer Charles VII à Reims. L'année suivante elle est capturée du fait d'une trahison et sera livrée aux Anglais. Elle meurt sur le bûché au Vieux Marché du Rouen le 30 mai 1431. Elle sera béatifiée en 1909, mais c'est en 1920 qu'elle sera déclarée patronne de France.<sup>62</sup>

*Jeanne, relapse et saint*, un essai hagiographique, décrit le procès de Jeanne d'Arc à Rouen face à de « vieux » juges. Ces derniers, qui ne sont pourtant pas très « vieux » en âge, agissent cependant selon « l'esprit de vieillesse ». Pendant le procès de l'inquisition, personne ne soutient l'accusée qui se trouve alors toute seule entre hommes politiques et religieux. Elle aperçoit le doute se manifestant dans son propre âme. Son calvaire prend subséquemment une similitude avec celle du Christ, l'exposant à la torture, à l'abandon et à la condamnation.

Mais pour Jeanne et les autres saints, la mission est de vivre la charité du Christ dans le monde, appartenir à Dieu et au monde et offrir son sang dans une lutte à la foi temporelle et spirituelle. Elle envisage le risque au lieu de s'allier avec « des hommes de paix »<sup>63</sup> illustrant ainsi la situation politique à l'époque de Bernanos, car l'auteur réinscrit l'histoire contemporaine dans le procès de Jeanne.

---

<sup>61</sup> Charles Péguy: *Adieux à la Meuse* dans *XXe siècle*, page 154

<sup>62</sup> <http://www.katolsk.no/biografi/jdarc.htm>

<sup>63</sup> *Jeanne, relapse et saint* dans *Essais et écrits de combat I*, page 39

Bernanos voit dans les événements autour de Jeanne d'Arc les mêmes conditions de la justice que celles de son époque à lui, car l'église prend parti avec les dirigeants politiques afin d'affirmer son propre pouvoir plutôt que de défendre ceux qui luttent pour la justice. Nous observons ainsi sa critique flagrante envers l'église catholique lorsque celle-ci se tait devant les massacres sur la population pauvre dans la guerre civile en Espagne en 1936 -1939.

Commencée au début de la guerre, *Lettre aux Anglais* exprime la déception profonde chez Bernanos vis-à-vis des Anglais. Il leur reproche de ne pas intervenir contre les attaques hitlériennes en évoquant Jeanne d'Arc dans sa lutte pour délivrer les Français. Sur un ton moqueur, il ne cesse de souligner ce qu'il trouve de honteux chez eux. Car il était clair que sans l'aide des Anglais, la France ne pouvait faire face aux Allemands.

Après les accords de paix de Munich, Bernanos pense que les Français ont perdu leur honneur ; car la France est un pays en mouvement vers un but : porter liberté, fraternité et égalité à tous les pays du monde. Ce but exige un pays qui avance, qui marche, qui ne se laisse pas arrêter par pusillanimité.<sup>64</sup> Il en appelle aux Saints et aux Héros qui « se sont bien gardés de parler, ils ont agi. »<sup>65</sup> Fléchir devant l'ennemi, s'arrêter, c'est une trahison envers ceux qui se sont déjà battus pour la France. Bernanos a participé dans la première guerre mondiale. Il a beaucoup d'estime pour ses camarades morts pour la patrie et ne supporte pas qu'on se permette d'ignorer leur courage et leur sacrifice.

Bernanos soutient que la France est bénie car il croit que Dieu agit dans l'histoire du pays. Cela implique aussi des devoirs et que les Français s'engagent à défendre leur pays faisant en sorte que la France puisse briller parmi les nations.

Plutôt que de se définir comme individu, il se définit comme Français et comme catholique.

Ma race est trop vieille et trop illustre pour se définir ; elle se nomme. Je porte son nom qu'elle m'a donné. Je ne le porte pas comme une plume à un feutre, comme un galon sur la manche, ou comme un titre de comte du Pape. Je ne l'ai ni mérité, ni payé ; il n'est d'ailleurs pas distinct de moi-même, lui et moi ne faisons qu'un. J'essaie de le porter comme je porte celui de catholique, ...<sup>66</sup>

Évoquant sa race à lui, Bernanos l'oppose à une autre, celle des païens. Il n'y est pas question de « race » de manière « naturaliste » ou darwiniste, comme chez les nazis ou les fascistes,

---

<sup>64</sup> *Lettre aux Anglais*, page 22-23

<sup>65</sup> Ibid

<sup>66</sup> *Lettre aux Anglais*, page 19-20

mais de « race » d'ordre spirituel. Il appartient à la race chrétienne, celle qui lui donne son honneur et sa grandeur et dans laquelle tous les Français devraient s'y reconnaître. Quand Bernanos rompt avec l'Action Française, c'est à cause de leur manque de courage et de résistance face aux Allemands. Le régime de Vichy représente une honte, à laquelle Bernanos ne souhaite pas s'identifier. Il accuse Maurras, le leader officiel de l'Action Française, d'être « issu de basse race barbaresque ou levantine »,<sup>67</sup> parce qu'il encourage les jeunes Français d'éviter une guerre, perdue d'avance. En agissant ainsi, Maurras se définit hors de la race française.

La France a survécu à la Guerre de Cent Ans, elle a résisté à la réforme de Luther et à bien d'autres épreuves. Pour Bernanos, la guerre est inévitable, même lorsque cela implique une défaite, car il faut mieux mourir en martyr que vivre déshonoré.

---

<sup>67</sup> Ibid, page 29

## 5. La trilogie antimunichoise

S'appliquant à notre sujet, la trilogie antimunichoise *Scandale de la vérité* 1939,<sup>68</sup> *Nous autres français* 1938-39,<sup>69</sup> et *Les enfants humiliés* 1949<sup>70</sup> appartient aux essais politiques aussi appelés pamphlets ou écrit de combats. C'est après son installation au Brésil que Bernanos prend la plume et commente les faits politiques qui se déroulent en France et en Europe. Il a déjà écrit *La grande peur des bien-pensants* en 1932, son premier pamphlet qui était un hommage à l'auteur de *La France juive*, Edouard Drumont. Indispensable pour relier l'histoire contemporaine de Bernanos à celle des saints et des héros, le pamphlet de 1942 *Lettre aux Anglais*, traite de la mystique de l'honneur. Composé en 1944, *La France contre les robots*, est un vibrant hommage aux Résistants<sup>71</sup> et représente son dernier essai rédigé au Brésil. Ces livres mi-essais, mi-journaux intimes, inclassables au niveau du genre, sont caractérisés par une extrême subjectivité.<sup>72</sup>

Les « essais » politiques sont tous plus ou moins « des écrits de combat » qui répondent à une situation historique précise où se trouve compromis le destin de la France. ...Quels que soient l'objet de la méditation, les circonstances de la création littéraire, le genre et le registre adoptés (nouvelle, roman, essai hagiographique ou politique), les tribunes ou les modes d'expression de la pensée utilisées (livres, conférences, articles de journaux), une inspiration fondamentale guide Bernanos : confronter notre vie, nous passions, notre être intérieur, notre pays, notre univers et notre temps avec son destin surnaturel, avec l'aventure du spirituel).<sup>73</sup>

S'opposant à la modernisation en Europe, Bernanos porte son égard en arrière afin de retrouver certaines valeurs anciennes. La montée du nazisme en Allemagne, le fascisme en Italie et en Espagne, la non-intervention des alliés en Tchécoslovaquie scandalisent l'écrivain qui s'inquiète alors de l'avenir de son pays. Vivant pleinement dans la société contemporaine, il reste aussi pleinement ancré dans l'histoire. Se déplaçant entre passé et présent, entre monde réel et monde spirituel, il cherche à montrer les liens entre l'un et l'autre, soulignant leur cohésion.

---

<sup>68</sup> Notice par Jacques Chabot dans: *Essais et écrits de combats I*, page 1498: La thèse politique dans cet œuvre: « Le ralliement de l'Eglise catholique et des bien-pensants à la République bourgeoise a sauvé la bourgeoisie capitaliste, vers 1890, en coupant l'Eglise et la monarchie du peuple et du monde ouvrier. »

<sup>69</sup> « La première page des *Enfants humiliés* montre à quel point la guerre de 1914 demeure pour Bernanos l'expérience décisive de sa vie et la matrice de son œuvre. » *Dieu, a-t-il besoin de l'écrivain ?*, page 84-85

<sup>70</sup> Parut posthume

<sup>71</sup> *Dieu, a-t-il besoin de l'écrivain?* Page 92

<sup>72</sup> *Dieu a-t-il besoin de l'écrivain?*, page 47

<sup>73</sup> Préface de Michel Estève dans *Essais et écrits de combats I*, page X

L'Homme, tel qu'il apparaît, est le résultat de l'Histoire, des événements et des idées. Formé évidemment par l'enseignement et façonné par son entourage, il est aussi le résultat d'un passé influençant son identité-même. Le catéchisme seul ne peut former l'homme de la chrétienté, tel que Bernanos l'entend. Le chrétien, selon Bernanos, porte en lui une tradition qui lui donne une identité homogène, perceptible au Moyen Age, lorsque les mœurs et la foi allaient de paire. Cette unité, selon Bernanos, est brisée dans la société moderne car l'homme devient étranger à son propre héritage spirituel.

Un tout si parfaitement homogène qu'il le croyait simple, qu'il y accordait simplement sa vie simple, capable de résoudre une à une, sans les identifier ne les reconnaître comme telles, des contradictions qui nous paraissent aujourd'hui irréductibles, parce que nous les considérons de l'extérieur, que nous ne les vivons pas.<sup>74</sup>

L'homme d'avant la Révolution, qui appartenait à l'Ancien Régime, avait, selon Bernanos une autre personnalité ou structure intellectuelle que « l'homme moderne ». Son point de vue semble être que « l'homme d'avant » était une personne qui était en accord avec ses convictions ; que sa personnalité, sa spiritualité et ses actions vivaient en harmonie et qu'il n'avait pas besoin de se construire une autre philosophie ou un autre système de valeurs. Lui-même s'identifie à cette race :

Je n'ai pas de système, parce que l'esprit de système est une forme de la folie ; les systèmes ne servent qu'aux fous. Le bon sens nous enseigne qu'en prétendent simplifier, ils compliquent tout, au lieu que la vie, en ayant l'air de compliquer, simplifie tout. Et je n'ai pas de principes, pour la raison que je n'éprouve nullement le besoin d'imposer une espèce de constitution à ma conscience, de vivre avec ma conscience sous un régime constitutionnel. (...) Je n'ai pas besoin de principes puisque je suis chrétien ; je n'ai pas de principes, mais une foi, et cette foi qui m'impose d'aimer mon prochain m'invite à le comprendre, ce qui est le moyen le plus sûr et le plus loyal de l'aimer. (...) Je me suis toujours efforcé d'écrire ce que je pense, il est difficile de ne pas se donner au jour le jour des leçons à soi-même, ce qui vous enlève le goût d'en donner aux autres. »<sup>75</sup>

Bernanos rejette le besoin qu'ont les réalistes de tout classifier et comprendre intellectuellement, un besoin qui aboutira à la supériorité de l'Homme sur l'existence; position qu'il réserve à Dieu.

Opposé aux courants des écrivains de l'époque, Bernanos affirme que la littérature « ne saurait être indifférente au bien et au mal. »<sup>76</sup> Dans une période presque totalement dominée par les réalistes et les antireligieux, il publie son premier roman intitulé « *Sous le soleil de Satan* », titre apte à la provocation. Dans ce roman, Bernanos polémique avec l'idéologie à

---

<sup>74</sup> *Nous autres français*, page 230

<sup>75</sup> *Lettre aux Anglais*, page 62

<sup>76</sup> *Dieu, a-t-il besoin de l'écrivain*, page 42

la mode, une idéologie moderne, naturaliste, d'inspiration darwiniste, en dévoilant un dialogue entre le protagoniste, père Donissan et le lettré Antoine Saint-Marin, représentant de l'Académie Française.<sup>77</sup>

Bernanos s'inscrit délibérément dans une tradition, celle de la polémique, qui sévit dans la presse d'idées au tournant du siècle. L'extrême droite s'illustre tout particulièrement dans cet art de manier la plume.<sup>78</sup>

Bernanos démarre dans cette tradition, mais s'en libère pourtant, créant son propre style. Polémique, provoquant, mais aussi touchant, c'est ainsi que nous pouvons définir le style de ses pamphlets. Ses romans semblent disposer la même caractéristique, désignant des protagonistes émouvants qui accomplissent la polémique bernanosienne. « Qu'aurais-je jeté en travers de cette joie obscène, sinon un saint ? »<sup>79</sup> « Jeter un saint » à la face d'un monde disqualifié sera la réponse de l'écrivain au chaos de l'entre-deux-guerres, et le signe sous lequel il fait son entrée en littérature.<sup>80</sup>

La personnalité même de Bernanos est présente dans son œuvre, surtout dans ses pamphlets, écriture souvent violente. Il n'y a pas de distance entre l'homme et l'œuvre, les deux ne font qu'un. Il en va de même pour la relation entre ce qu'il écrit et le temps dans lequel il vit. Les pamphlets sont journaliers, commentant et interprétant au jour le jour les événements se déroulant dans le monde. Ce qu'il exprime ainsi dans sa colère, il n'y revient pas plus tard dessus pour le nier ou pour s'excuser. Conscient de ses humeurs variables, il arrive à s'en servir dans la lutte contre les pouvoirs destructifs présents dans la société. Bernanos connaît les profondeurs de l'esprit de l'homme. Subissant personnellement des périodes dépressives et angoissantes ainsi que des soucis matériels pour sa grande famille, il est au courant des conditions pénibles qu'endurent un grand nombre de ses contemporains. « S'il connaît les dangers où l'entraîne son tempérament, il sait aussi, et plus profondément, qu'il possède un sens inné de l'équilibre spirituel,.. »<sup>81</sup>

L'impulsivité dans sa manière de s'exprimer, rapproche le langage de Bernanos à celui des enfants, mais le sépare de celui des adultes, souvent calculé et manipulé, cachant les vraies

---

<sup>77</sup> Ce dialogue n'est qu'une manifestation de son opinion personnelle d'Anatole France, écrivain de grand prestige et membre de l'Académie Française

<sup>78</sup> *Dieu, a-t-il besoin de l'écrivain*, page 137

<sup>79</sup> *Essais et écrits de combat I*, Interview de 1926 par Frédéric Lefèvre, page 1040

<sup>80</sup> *Dieu, a-t-il besoin de l'écrivain*, page 157

<sup>81</sup> *Le chrétien Bernanos*, page 14

motivations de son locuteur. Racontant les vies des héros avec empathie et compassion, puis rageant contre ceux qu'il trouve lâches, avec un langage parfois vulgaire et provocant, Bernanos arrive à atteindre les sentiments de ses lecteurs et à les émouvoir.

Bernanos se montre très sévère sur Paul Claudel, autre grand écrivain catholique, à qui il reproche de ne pas être fidèle à son écriture et, autrement dit, d'avoir une existence bourgeoise et sans risque. Paul Claudel est diplomate et s'accommode à la politique actuelle, alors que ses pièces illustrent une foi héroïque et exigeante. Selon Bernanos, ce célèbre auteur se comporte en marionnette, se balançant « indéfiniment de gauche à droite au bout d'une ficelle ».<sup>82</sup> L'honneur chez l'homme réside dans sa manière de vivre ses principes. Il faut qu'il y ait une cohérence entre la théorie et la pratique ou bien encore que le « spirituel » agisse sur le « temporel ».

Pour Bernanos, la foi va de pair avec le risque, car on doit vivre selon les exigences évangéliques, qui peuvent nous mettre en contradiction avec les lois du monde. D'autre part, il doit y avoir une cohérence entre la foi professée dans les œuvres et l'existence, pour que le témoignage des œuvres soit recevable. La cohérence entre la vie et l'œuvre est très importante, car c'est là que réside la singularité de l'écrivain chrétien qui, contrairement aux autres, ne peut séparer son œuvre de sa vie, parce que tout son être, dans ses différentes dimensions, est engagé dans une démarche de foi, est unifié dans la relation à Dieu.<sup>83</sup>

Né en 1905, docteur en lettres germaniques et théologien, Hans-Urs von Balthasar est l'auteur de l'ouvrage *Le chrétien Bernanos*. Il peut être utile d'observer les catégories dans lesquelles il divise l'œuvre bernanosienne. Une première partie comprend les essais, critiquant la civilisation et l'Eglise. La seconde partie comprend les romans traitant la place des saints et « le mystérieux du Malin » dans l'existence humaine.<sup>84</sup>

Cette seconde moitié de l'œuvre dresse l'image de l'homme à partir de la plus haute réalité chrétienne, celle de l'imitation du Christ, cette imitation qui appartient au règne de la grâce et qui élève toujours la « nature » au-dessus d'elle-même et la force à se dépasser, celle des Saints de l'Eglise, dressés comme des flambeaux stellaires qui tracent d'en haut leur voie à tous les chrétiens et à tous les hommes, et qui ne sont pourtant que des hommes comme nous. C'est là qu'on trouve la clé de l'essence humaine et la mesure de l'homme.<sup>85</sup>

Selon Balthasar, les romans représentent l'arrière plan des jugements qu'exprime Bernanos dans ses pamphlets, révélant une source qui les nourrit et les explique : Les deux parties « se complètent pour former l'image de l'homme véritablement chrétien. »<sup>86</sup>

---

<sup>82</sup> *Nous autres Français*, page 222

<sup>83</sup> Citation d'une correspondance avec Claire Daudin, mars 2008

<sup>84</sup> *Le chrétien Bernanos*, page 19

<sup>85</sup> *Ibid*, page 19

<sup>86</sup> *Ibid*, page 21-22

Plus que de convaincre l'audience de ses opinions personnelles, Bernanos cherche à émouvoir. Les histoires sur des personnages mystiques et héroïques, ouvrent la perception du lecteur vers une dimension nouvelle, permettant à l'imagination de dépasser des limites souvent contrariées par la logique et le réalisme. Toujours en opposition avec le rationalisme de son époque, Bernanos persiste dans sa conviction du surnaturel. Les saints deviennent ses complices, émanant d'un rêve opposé au réalisme des adultes.<sup>87</sup> « J'ai juré de vous émouvoir – d'amitié ou de colère, qu'importe ? Je vous donne un livre vivant. »<sup>88</sup> C'est dans le but d'émouvoir que l'écrivain se permet un style souvent très direct, ironique, à la limite vexant. Ses livres nous laissent difficilement indifférents, mais provoquent ou incitent à l'admiration.

## 5.1 Munich.

La guerre civile d'Espagne et l'attaque italienne en Ethiopie sont des événements qui motivent Bernanos à prendre sa plume. Ni les dirigeants de l'église catholique, ni les dirigeants politiques n'ont assez de morale pour prendre les bonnes décisions. La paix pour laquelle près de deux millions de français sont morts, ne lui semble pas être une vraie paix. Hitler réoccupe la Rhénanie, violant ainsi le traité de Versailles. Par la suite il s'agira du rattachement de l'Autriche au troisième Reich (le célèbre Anschluss) et celui du pays des sudètes. Tous ces événements ne provoquent pas de réactions chez les Alliés. La France, qui par la signature de son président du Conseil, Edouard Daladier, signale à la population tchèque son intervention en cas d'agression allemande, s'affranchit de cette obligation. Se trouvant seul, sans l'appui des Anglais, la France ne souhaite pas risquer un nouveau conflit. La conférence à Munich le 29 et 30 septembre 1938 réunit Mussolini d'Italie, Chamberlain d'Angleterre, Daladier de France et Hitler.<sup>89</sup> Signant le pacte de non-agression, la France trahit un pays ami et perd ainsi, selon Bernanos, son honneur. Hitler persiste pourtant dans sa politique d'agressions en envahissant la Tchécoslovaquie six mois plus tard.

L'honneur d'un pays va de paire avec l'honneur d'une personne. La France, destinée à propager la justice dans le monde, en porte une grande responsabilité. Elle doit agir selon ses

---

<sup>87</sup> *Dieu, a-t-il besoin de l'écrivain*, page 178

<sup>88</sup> *La Grande Peur de bien-pensants* dans *Essais et écrits de combat I*, page 45

<sup>89</sup> *Histoire de la France*, page 530

principes pour être à la hauteur de sa vocation et pour conserver son honneur et l'estime des autres pays européens. Le fait de renoncer à cette charge, avilit la nation, réservant à la France le sort de traître. Les dirigeants Français seront semblables au beau-père de Roland, qui par sa trahison de l'empereur terminera dans la honte. Munich, selon Bernanos, démasque les vraies intentions des hommes politiques, qui n'ont plus d'honneur. Leurs principes concernent le papier, mais ne se manifestent pas dans l'action, car les Français se dérobent devant le danger et le risque. C'est alors que Roland devient l'exemple de celui qui conserve son honneur, se propulsant dans une bataille perdue d'avance.

Dans *Nous autres Français*, apparu en 1939, Bernanos aborde la question juive. Il me semble qu'il perçoit ou anticipe le sort qui leur sera réservé en Allemagne. Il compare ce qui se passe dans l'île espagnole de Majorque, où les sympathisants communistes sont massacrés, avec l'élimination des juifs par des forces nazis ayant la même inspiration politique.<sup>90</sup>

Combattant survivant de la première guerre mondiale, Bernanos vit mal la victoire. Au retour de la guerre, Bernanos constate avec grande déception que la mentalité des Français a beaucoup changé. Les idées de la société moderne ont gagné du terrain dans l'opinion du pays, remplaçant les valeurs anciennes d'inspiration chrétienne. L'aspiration du peuple à un monde parfait où l'Homme en est le grand maître, le détourne de la vocation divine de la France, qui lui avait été jadis confiée.

« Nous retournons dans la guerre ainsi que dans la maison de notre jeunesse. Mais il n'y a plus de place pour nous... Ils ont vidé les armoires, jeté par les fenêtres nos souvenirs et nos morts, pêle-mêle, sans les reconnaître, ... »<sup>91</sup> Ainsi commence le pamphlet *Les enfants humiliés*, exprimant les sentiments d'un ancien combattant au début de la deuxième guerre mondiale. Dans ce recueil parut de façon posthume, nous pouvons apercevoir la grande passion que possède Bernanos pour les combattants de la première guerre mondiale, pour ses jeunes compatriotes, pour la vraie paix qui permet à la jeunesse de créer un avenir dans un pays où le cœur bat. Thème répétitif bernanosien, l'enfance, joue un rôle primordial dans ce livre, caractérisé par son style de journal intime. La jeunesse représente l'homme qui n'est pas encore corrompu, qui possède vigueur et honnêteté. Bernanos continue de rendre hommage aux anciens combattants, qui pour lui demeurent de vrais héros. « Les combattants

---

<sup>90</sup> *Nous autres Français*, page 224

<sup>91</sup> *Les enfants humiliés*, page 7

de 1914-1918 ont été à leur manière des saints et des héros, dans l'humilité, la patience et l'espérance, mais leur mystique a fait les frais d'une guerre pour la défense de la propriété capitaliste. »<sup>92</sup>

Bernanos accuse la démocratie française d'après-guerre d'avoir manqué à son devoir envers les enfants. « Notre guerre a tué deux millions de Français adultes, mais elle a tué beaucoup plus d'enfants et d'adolescents, ce crime secret est son vrai crime. »<sup>93</sup> Les personnes médiocres, dit-il, ce sont des enfants qui sont pourris sans mûrir.<sup>94</sup> Il compare sa propre jeunesse d'avant-guerre à celle de l'après-guerre en jugeant que leurs valeurs morales ne sont plus les mêmes. La France qui attend le retour des survivants de la première guerre mondiale, n'est pas la France pour laquelle les soldats se sont battus, pour laquelle ils ont souffert, pour laquelle ils sont morts. C'est une France qui ressemble à une foire, ou à un carnaval, « préparé depuis longtemps ». Bernanos voit dans cette ambiance mûrir la prochaine guerre, fait inévitable, prête encore une fois à tuer la jeunesse de sa patrie. Dans l'opposition entre les vieux et les jeunes, les premiers, préoccupés par leur propre profit prennent l'allure escrocs et pervers.<sup>95</sup>

Dans *Journal 1940*<sup>96</sup>, Bernanos poursuit la critique envers les dirigeants politiques. Leur morale est superficielle, laissant une fausse impression. Présumant que les jeunes soldats vont se jeter dans une orgie d'excès en revenant de la guerre, et qu'il faut leur imposer des limites, les dirigeants politiques se trouveront dévoilés dans leur propre excès. « Et par une autre réaction non moins légitime, plus ils se montraient cochons, moins nous nous sentions envie de l'être. »<sup>97</sup> Les soldats de la génération de Bernanos reviennent dans un pays qui a changé. La décadence de l'entre-guerre ne fait qu'affirmer cette impression et l'arrivée d'une deuxième guerre semble inévitable, dévoilant l'incompétence des dirigeants politiques et la faiblesse de la démocratie. « J'ai quitté mon pays à l'heure où il se reniait... »<sup>98</sup> dit Bernanos, en parlant de Munich, lieu toujours lié à la honte.

---

<sup>92</sup> *Essais et écrits de combats I*, Notice par Jacques Chabot, page 1522

<sup>93</sup> *Journal 1940* dans *Essais et écrits de combats I*, page 1612

<sup>94</sup> Ibid

<sup>95</sup> Ibid, page 1614

<sup>96</sup> Inédit lié aux *Enfants humiliés*, retrouvé au Brésil en 1951

<sup>97</sup> *Journal 1940* dans *Essais et écrits de combats I*, page 1615

<sup>98</sup> Ibid, page 1617

Je n'ai jamais senti le moindre orgueil de ce que nous appelions la Victoire. On ne saurait être fier de se montrer en public au bras d'une belle femme qui porte votre nom, mais refuse de coucher avec vous. La Victoire ne nous aimait pas.<sup>99</sup>

Une caractéristique des écrits de combat est l'immense emploi des images et des personnalizations. Ici la victoire de la première guerre mondiale est personnalisée par une femme mariée, mais qui physiquement se refuse à l'intimité de son mari. Bernanos lutte pour une relation d'amour avec son pays. Son pays se retrouve métamorphosé en une personne, la France, ayant une personnalité passionnée par son histoire sainte. Sensée briller parmi les nations européennes, elle doit retrouver sa vocation de départ, et poursuivre sa marche dans la bonne direction. La relation entre la patrie et ses habitants n'est pas une relation d'amour sans cette passion. Lâcheté, trahison, aisance n'ont rien en commun avec une France appartenant à la chrétienté et à l'humanité.

Les Français n'ont plus de patrie – à quoi rime une patrie si fragile qu'elle ne peut servir à rien, comme une femme malade qu'on va voir chaque dimanche au parloir de la maison de santé, ainsi qu'un animal précieux dans un jardin zoologique ?<sup>100</sup>

La France actuelle n'est pas comme celle d'autrefois, répète l'auteur. Elle a été vidée de sa justice et de son honneur. Le pouvoir de l'argent a pris la place des vertus. Il en veut à la période de la renaissance, influencée par l'Italie, car il n'y reconnaît pas la France de jadis. Déjà il y discerne l'arrivée de la modernité à laquelle il s'oppose. Au lieu de demeurer dans une relation en accord avec sa vocation divine, la France se situe désormais dans une relation avec l'Etat, un état en déroute, une institution coupée de ses anciennes racines.

La classe bourgeoise, motivée par l'argent, réussit à obtenir la sympathie de l'Eglise. C'est cette relation étroite qui peut expliquer le soutien de l'Eglise aux fascistes en Espagne. Dès lors que les hommes n'ont plus de relation avec Dieu, ils risquent de devenir la proie du totalitarisme, comme c'était déjà le cas chez les Russes et les Allemands.<sup>101</sup> Les systèmes totalitaires ne laissent aucune liberté à la conscience. La vraie liberté exige que l'on ne donne pas plus à César que ce qu'il faut. Bernanos reprend les paroles des Evangiles pour expliquer que la conscience de l'homme doit trouver un autre point de repère que celui de l'Etat.<sup>102</sup>

Il ironise sur les Français en déclarant :

---

<sup>99</sup> *Les enfants humiliés*, page 8

<sup>100</sup> Ibid page 64

<sup>101</sup> Ibid, page 71-72

<sup>102</sup> Ibid, page 100

Marchez donc hardiment, non vers le but que la Providence vous assigna jadis, mais dans la route étroite que je trace à mesure devant vous et qui, je ne vous le cèle pas, tourne en rond. Tourner en rond, cela s'appelle avancer.<sup>103</sup>

Injuste et humiliant envers les Allemands, le règlement du Traité de Versailles après la première guerre mondiale favorise la poussée du germe de la deuxième guerre mondiale.

Traitant les Allemands sans grâce et sans pitié, le traité incite Hitler à la vengeance.

Bernanos accuse les « réalistes » d'en être l'origine et leur reproche de se servir de mythes, malgré leur réalisme, notamment celui sur le peuple germanique, le présentant comme « une bête enragée ».<sup>104</sup>

Lorsqu'ils ne méritent pas le nom d'abjectes canailles, les réalistes, je le répéterai autant de fois qu'il le faudra, sont de grands enfants, de pauvres types entrés de travers dans l'adolescence, et qui n'ont jamais pu en sortir.<sup>105</sup>

Les vingt ans qui se sont écoulés entre les deux guerres, n'ont pas réussi à stabiliser la situation, ni à rétablir l'honneur de son pays. La France souffre toujours de ses blessures physiques et morales.<sup>106</sup> Bernanos se plaint que ce sont les mêmes hommes politiques incompetents qui prennent les décisions dont Munich deviendra le tragique témoin.

Je sais qu'aujourd'hui appartient encore au passé, tient par toutes ses fibres à Munich, c'est-à-dire à une date hideuse dans l'histoire de notre peuple. Je le sais, je le sens. L'instinct ne saurait me tromper sur ce point, car mon instinct c'est l'amour et le respect de mon pays, de son honneur.<sup>107</sup>

Entre la victoire de la première guerre et la signature du traité de Munich, Bernanos voit un gouvernement sans principes, prenant des décisions défavorables à la France avec le seul but, de sauver sa propre existence. Les jeunes soldats sont de nouveau envoyés combattre l'ennemi et offrir leurs vies. Ces jeunes là, à peine sortis de l'enfance, deviennent une sorte de sacrifice, offert par l'Arrière, c'est-à-dire la France sans la jeunesse.<sup>108</sup> Les responsables politiques n'ont pas réussi à créer une société prospère et ce sont les jeunes qui en payent l'échec au péril de leurs vies. Nous avons l'impression que les adultes, censés être les

---

<sup>103</sup> Ibid page 101

<sup>104</sup> *Nous autres Français*, page 184

<sup>105</sup> *Nous autres Français*, page 188

<sup>106</sup> Jean-Baptiste Duroselle: *La décadence 1932-1939*, page 181-182

”Bien plus que victorieuse et triomphante, la France des années 30 reste une nation blessée, dans sa chair, dans son sol, dans son esprit. Et cette blessure est profonde, de celle qu'une génération ne suffira pas à guérir.

La France est le pays européen qui, par rapport à sa population, a perdu le plus de vies humaines....

Après la grande cohésion de l'”Union sacrée”, et la bouffée d'enthousiasme du 11 novembre, la France sort de la guerre plus déchirée que jamais.”

<sup>107</sup> *Les enfants humiliés*, page 18

<sup>108</sup> Ibid, page 52-53

protecteurs de leurs enfants, se comportent en monstres, prêts à les absorber. Ils ont réservé à la jeunesse un « rôle expiatoire»<sup>109</sup>.

N'est-il pas notoire qu'au cours de la dernière guerre les millionnaires de la Cité de Londres fournissaient cyniquement à l'Allemagne, par l'intermédiaire des pays scandinaves, les matières premières indispensables ? Ces misérables ou leur fils, sont aujourd'hui les meilleurs soutiens de la politique de M. Chamberlain.<sup>110</sup>

Bernanos montre que c'est le capitalisme de la bourgeoisie qui finalement détermine la politique et non pas les lois morales. Les anglais et les scandinaves ont profité cyniquement de la première guerre mondiale qui a coûté la vie à tant de français. Selon Bernanos, l'internationale du Capital est tout aussi dangereuse que l'idéologie marxiste. Revenant à la paix de Munich, Bernanos n'a cessé d'exprimer son effroyable déception. Ces faits ne sont pas en conformité avec l'histoire de son pays, mais sont le résultat d'un viol, commis « par des voyous »<sup>111</sup>.

Catholique, Bernanos ne craint pas de critiquer l'Eglise et ses représentants. L'écrivain n'épargne personne lorsqu'il s'agit de convaincre son entourage de l'importance d'être vigilant face aux pouvoirs politiques. Bernanos se sent tellement impliqué dans son œuvre littéraire qu'il en souffre physiquement. Critiquant l'Eglise avec sarcasme et ironie, il se soumet à la même critique, exprimant les sentiments douloureux de la façon suivante:

Si cette ironie vous fait mal, tant pis. Elle vous fait moins mal qu'à moi. Je ressens tous les coups que je vous porte, je ne vous atteints qu'à travers ma propre chair, ou plutôt c'est à vous que je me déchire, je me trouve dans le scandale comme dans un buisson d'épines et chaque effort que je fais pour me délivrer m'arrache la peau. Que j'avance ou recule, la souffrance est la même, j'ai pris la parti de foncer en avant, d'avancer, je me jette en avant, Dieu me garde !<sup>112</sup>

Son attaque contre l'Eglise est motivée par son amour pour l'Eglise même. Il s'y identifie et ne peut vivre indifférent à ce que lui arrive. Messager d'une vérité absolue, il est inspiré et donc obligé de parler. La même église qui consent aux traités de Munich pour éviter la violence, mais du coup trahit son allié, la Tchécoslovaquie, accepte aussi les massacres de population en Espagne.<sup>113</sup>

---

<sup>109</sup> Ibid, page 53

<sup>110</sup> *Scandale de la vérité* dans *Essais et écrits de combat I*, page 602

<sup>111</sup> *Scandale de la vérité* dans *Essais et écrits de combat I*, page 610

<sup>112</sup> *Nous autres Français*, page 225

<sup>113</sup> Ibid, page 249

Leur démocratie chrétienne s'écrit sur le papier. Une fois réalisée, je ne doute pas qu'elle reprenne son vrai nom de république cléricale, et franchement, j'aimerais mieux crever que vivre là-dedans.<sup>114</sup>

La vérité appartient au Christ, elle est absolue.<sup>115</sup> Il s'adresse aux membres de l'Eglise comme Jésus aux pharisiens, les taçant d'hypocrisie et de sacrilège. Dire la vérité au peuple, c'est leur donner confiance en eux-mêmes. Une société honnête, franche et honorable libère les consciences, évitant d'imposer aux citoyens des lois d'asservissement.

Les catholiques français lui fait honte. Son pays devrait témoigner des signes de deux mille ans de chrétienté en prenant de justes décisions. L'Eglise n'est fidèle à sa mission qu'en agissant sur le temporel. Dans les faits historiques Bernanos voit se jouer le destin éternel, compréhension des faits historiques qu'il partage avec Péguy.

Péguy dit de l'Affaire Dreyfus que «elle fut une crise éminente dans trois histoires elles-mêmes éminentes. Elle fut une crise éminente dans l'histoire d'Israël..., évidemment dans l'histoire de France...surtout une crise éminente dans l'histoire de la chrétienté.»<sup>116</sup>

Bernanos considère Munich comme porteur de la même signification, impliquant l'histoire de la France, de l'Eglise et d'Israël. Une crise se prépare pour la France et pour l'Eglise depuis la guerre en Espagne. Bernanos ne peut pas encore deviner à quel point l'état d'Israël sera impliqué, mais il nuancera désormais son antisémitisme.<sup>117</sup>

Déçu par la lâcheté de la part de l'Eglise et de l'Etat, il ne supporte plus de vivre en France et s'exile au Brésil en compagnie de sa famille.

Pour ne pas payer, pour ne pas faire les frais, une singulière collusion s'est instituée, s'est jouée, se joue entre l'Eglise et le parti intellectuel. Ce serait même amusant, ce serait risible, si ce n'était aussi profondément triste. Ce concert, cette collusion consiste à décaler, à déplacer le débat, car ça ne coûte plus rien, ça ne coûte plus aucune révolution économique, industrielle, sociale, temporelle, et nos bourgeois de l'un et l'autre côté, nos capitalistes de l'un et l'autre bord, de l'une et l'autre confession, les cléricaux et les radicaux, les cléricaux radicaux et les radicaux cléricaux, les intellectuels et les clercs, les intellectuels clercs et les clercs intellectuels ne veulent rien tant, ne veulent que ceci : *ne pas payer*.<sup>118</sup>

Ces mots éminents que sont « liberté » et « égalité » ont été souillés par les dirigeants politiques, y impliquant aussi le mot « chrétien ». Il ne suffit plus de dire « un chrétien », il

---

<sup>114</sup> Ibid, page 252

<sup>115</sup> *Scandale de la vérité dans Essais et écrits de combat I*, page 603

<sup>116</sup> *Essais et écrits de combat I*, Notice par Jacques Chabot, page 1491

<sup>117</sup> Ibid

<sup>118</sup> *Scandale de la vérité dans Essais et écrits de combat I*, page 594

faut dire « un chrétien qui ne ment pas ». Le mot « honneur » a perdu son sens, l'honneur est perdu. Il faut maintenant tacher de sauver l'honneur de l'Honneur.<sup>119</sup> Et cela ne sera pas pour la génération de Bernanos, car il en a perdu l'espoir. Mais un jour, dit-il, viendra une nouvelle jeunesse qui lira ses livres et qui comprendra son langage, puisque pour sa génération, il est trop tard.

## 5.2 Démocratie et monarchie

Bernanos critique souvent la démocratie, si chère aux yeux des européens. Pour nous, la démocratie représente la seule manière à gouverner un pays assurant à chaque citoyen la pratique de ses droits fondamentaux. Il est donc difficile de comprendre les raisons de son attitude méprisante. En 1905, la France est divisée entre républicains et monarchistes, entre catholiques et anticléricaux. Bernanos appartenait alors à ceux qui luttèrent pour rétablir la monarchie, événement encore imaginable à cette époque. Antirépublicain, antidémocrate et antiparlementaire, il se sert du terme démocratie d'une façon très subjective en y intégrant des régimes totalitaires comme le communisme, le fascisme et le nazisme.

Evoquant le Moyen âge et surtout le règne de Louis le Saint au XIII<sup>ème</sup> siècle, il prend en défense l'aspiration à un monde éternel, vers les valeurs divines, et enfin vers un royaume qui n'est pas terrestre. Monarchiste, Bernanos n'accepte que la légitimité royale, car c'est une légitimité accordée, non par le peuple, mais par Dieu. « Nos pères ne croyaient pas à la Légitimité, ils croyaient leur vieille Monarchie légitime, voilà tout. »<sup>120</sup> Par le sacre de Clovis, par son baptême, le peuple français est devenu un peuple chrétien, avec un roi légitime.

J'espère que la France est le royaume d'élection du Christ.... Cette croyance et cette espérance ont été celles de millions de Français.<sup>121</sup>

Il semble que Bernanos assimile l'Eglise non seulement à un élément parmi le monde mais à une force agissant sur celui-ci de façon à créer une dimension chrétienne. « Or, le peuple

---

<sup>119</sup> Ibid, page 613

<sup>120</sup> *Nous autres Français*, page 176

<sup>121</sup> *Scandale de la vérité* dans *Essais et écrits de combat I*, page 584

chrétien est un peuple conquérant. »<sup>122</sup> Après le Moyen âge, le christianisme perd son influence sur les hommes, qui prêtent l'oreille aux nouvelles idées, notamment celles de la renaissance, période que Bernanos méprise. Le réalisme qui en est le résultat, éloigne le pays de son destin. Bernanos souffre de voir la France se laisser aller, sans but. C'est en portant le regard en direction de son passé chrétien que le pays retrouvera le chemin de sa vocation. Parce qu'il voit avec effroi la France dériver de sa vocation divine, il lutte pour convaincre son audience de l'importance de résister. Sans résistance son pays court à sa perte temporelle et spirituelle, car les pouvoirs totalitaires sont prêts à prendre le relais d'un pays déchristianisé.

Seule la monarchie est à même d'assurer le lien entre Dieu et le peuple. Les autres systèmes politiques sont séparés de cette source divine, qui selon Bernanos est la seule qui à pouvoir garantir une atmosphère de liberté pour l'Homme. En oubliant le Créateur, l'homme sombre dans la déchéance sans honneur.

Il (le mot *vocation*) signifie que la France est chrétienne, qu'elle doit courir, qu'elle court, à l'égal de n'importe quel chrétien, les risques immense du baptême.<sup>123</sup>

« Aucun homme de parti n'oserait écrire ce que j'écris. L'homme chrétien n'est donc pas l'homme d'un parti. »<sup>124</sup> Le chrétien doit se révolter contre toute injustice, sans avoir d'obligance envers un système politique. En 1939 il se révolte contre les crimes fascistes en Espagne et à Majorque, mais il est également conscient de l'existence des camps d'extermination en Allemagne, appelant toute personne de bonne volonté à y faire opposition. Selon Bernanos, ces crimes contre l'humanité ont été rendus possibles du fait de l'effondrement de l'Ancien Régime et de la doctrine capitaliste.

Evoquant le mot gloire, le Français ne pense pas du tout à la notion de puissance, à celle de richesse ou de domination. »Dès qu'il évoque ce mot sacré, il se situe dans le sanctuaire de sa race, à l'abri sous les vastes voûtes... , il a honte de montrer ces vieilles pierres aux étrangers qui construisent des bâtiments, si modernes, si confortables... »<sup>125</sup> Malgré les institutions devenues laïques et l'absence d'influence chrétienne, un certain nombre de Français gardent en eux-mêmes une compréhension de l'honneur. L'histoire est imprimée dans le cœur des français, car elle fait partie de leur intégrité. L'homme ne vit pas pour lui tout seul, mais joue

---

<sup>122</sup> Ibid

<sup>123</sup> Ibid

<sup>124</sup> *Nous autres Français*, page 227

<sup>125</sup> *Nous autres Français*, page 23

un rôle dans un contexte plus grand où il doit continuer ce que les autres avant lui ont commencé. La terre française, le Français et le christianisme ne font qu'un, appartenant à l'aventure dont Dieu est le créateur. Bernanos veut que sa nation vive cette aventure, car seulement ainsi elle arrivera à sa destination. Arriver à destination, plutôt que de tourner en rond, c'est la grande préférence exprimée par Bernanos. La France ne peut accomplir sa mission que si elle se laisse guider par sa vocation. Les événements politiques dont il est témoin, montrent que son pays a déraillé en choisissant de laisser tomber son allié au lieu de venir à son secours. Voyant son pays se dirigeant vers ce qu'il appelle le néant, c'est-à-dire se dirigeant sans avoir un but, sans avoir une destination, Bernanos ressent une déception et une tristesse profonde. Sa perception de la foi chrétienne implique la société et la nation. Elle n'est pas strictement personnelle et ne concerne pas simplement une conduite morale exemplaire.

Les peuples ne savent pas au juste ce qui leur manque, mais il leur manque quelque chose. Il leur manque ce rêve que leurs pères avaient fait d'une grande aventure à la fois spirituelle et temporelle, d'un immense pèlerinage de l'Humanité vers l'âge d'or des Béatitudes Évangéliques. Comment diable persuaderait-on à ces gens-là que le bon Dieu n'est pas venu sur la terre que pour les empêcher de boire un coup de trop le dimanche, ou de faire danser les filles ?<sup>126</sup>

La sensibilité française, en 1789, était déjà formée depuis longtemps, et cent cinquante ans d'apparente réaction contre le passé ne suffisent pas à modifier profondément nos réactions morales, notre conception particulière de devoir, de l'amour, de l'honneur. De sorte que le rythme profond de notre vie intérieure n'est en rien différent de celui d'un contemporain de Louis XVI. En ce sens, on peut dire que tous les Français sont monarchistes comme moi. Ils le sont sans le savoir. Moi, je le sais.<sup>127</sup>

Bernanos poursuit une polémique sur le fait que la France n'est plus une monarchie chrétienne. « M. Staline lui a pris l'égalité. M. Roosevelt la liberté...., la conscience du peuple français a tenu la place du « *no man's land* »<sup>128</sup> Selon Bernanos ni le communisme, ni le libéralisme, ni le capitalisme avec ses bourgeois ne peuvent remplir le rôle d'un leader politique pour les français. Il en appelle à un Prince qui ne profitera pas des enfants et des pauvres, mais qui cherchera la justice pour tous et ainsi évitera le besoin du peuple de chercher le secours des communistes. Ce Prince doit aussi connaître la classe bourgeoise et leur tendance à profiter des pauvres.<sup>129</sup> Accordant aux bourgeois le droit de lutter contre le communisme, Bernanos les accuse néanmoins d'être responsables de l'augmentation du nombre des communistes. Exploitant les pauvres, le système capitaliste des bourgeois,

---

<sup>126</sup> *Lettre aux Anglais*, page 150

<sup>127</sup> *Nous autres Français*, page 44

<sup>128</sup> *Ibid*, page 111

<sup>129</sup> *Ibid*, page 117

provoque cette croissance. « Mais je sais qu'un jeune Prince français sera toujours d'accord avec le peuple et les enfants. »<sup>130</sup>

Il reproche, semble-t-il, aux Français, de choisir des maîtres qui les traiteront mal. Il craint qu'en préférant d'autres maîtres que ceux appartenant à l'histoire chrétienne, les Français se trouveront dans la position de l'esclave, obéissant aveuglement aux maîtres. Les idéologies niant la vérité de l'incarnation, n'amèneront pas au peuple liberté et honneur.

La force et la faiblesse des dictateurs est d'avoir fait un pacte avec le désespoir des peuples. J'oserai dire, faute de mieux, dans le langage des dévots : Ce pacte est précisément celui de Satan. Les peuples ont fait de leur désespoir un dieu et ils l'adorent.<sup>131</sup>

« Au temps où la législation libérale fournissait à la bourgeoisie tout le matériel humain qu'elle pouvait souhaiter, au prix le plus bas, la bourgeoisie était libre-penseuse, et c'était les hommes en blouse qui allaient à la messe. Depuis que le socialisme menace, ce sont les prolétaires qui crient « A bas l'Eglise », et les bourgeois font leur Pâques. »<sup>132</sup>

Bernanos critique fortement la bourgeoisie qu'il accuse de sans cesse vouloir profiter de la situation politique du pays. Elle ne pense qu'au profit économique. L'Eglise n'intéresse pas la bourgeoisie au niveau spirituel, car lorsqu'elle disposait du soutien des classes ouvrières, elle se complaisait dans son rôle de libre-penseur. Menacés par des ouvriers devenant socialistes, les bourgeois cherchent désormais leur secours auprès des ecclésiastiques, profitant de la tension entre l'Eglise et les ouvriers. Le socialisme est alors leur ennemi privilégié. L'Eglise prend la défense du propriétaire :

Si les usiniers de 1830 avaient défendu la propriété au nom de Voltaire et les ouvriers condamné son abus au nom de Jésus-Christ, la situation eût été très périlleuse pour la bourgeoisie. En se ralliant à l'Eglise, elle était sûre de rejeter dans l'autre camp ses adversaires, les transformant ainsi en ennemi de la Société. Il faut qu'un jeune Prince français sache cela.<sup>133</sup>

Nous pouvons penser que Bernanos parle en tant que socialiste, alors qu'il affirme toujours son royalisme : « Ces paroles sont celles d'un royaliste »<sup>134</sup>. Il regrette énormément que beaucoup de royalistes se tournent vers le fascisme pour combattre le socialisme, créant des fractures de plus en plus complexes dans la société. Bernanos fait appel à la monarchie, l'aventure et le miracle.<sup>135</sup> S'appuyant sur une politique de la bourgeoisie ou celle du

---

<sup>130</sup> Ibid, page 121

<sup>131</sup> Ibid, page 173

<sup>132</sup> Ibid, page 123

<sup>133</sup> Ibid, page 124

<sup>134</sup> Ibid

<sup>135</sup> Ibid, page 126

communisme, la société court en tout cas à l'échec, soit vers l'esclavage, soit vers la barbarie.<sup>136</sup> Il n'y a que la monarchie pour assurer la liberté de chaque individu de la société.

En évoquant Adolf Hitler avant que la guerre n'éclate dans toute son horreur, il poursuit sa propre polémique sur l'enfance. C'est l'enfance et la jeunesse dont a besoin l'Europe. L'Europe est fatiguée des raisons et de la science, elle réclame l'aventure et le risque. Hitler l'avait compris, seulement, selon Bernanos, il apparaît comme un enfant : « a la prodigieuse fortune d'un tel homme, il n'est qu'une raison. Il pensait, croyait, désirait en enfant parmi de vieillards. »<sup>137</sup>

Bernanos poursuit la polémique pour expliquer la faiblesse de la démocratie. Les lois faites par l'homme sont nécessairement injustes, car l'homme est injuste. C'est le plus fort qui prend l'avantage, car c'est lui, finalement, qui fait la loi. La preuve de l'homme injuste, Bernanos trouve dans l'usage de la science expérimentale, « si jeune encore, déjà souillée du sang de millions d'hommes. »<sup>138</sup>

Une relation personnelle entre souverain et sujets exige une monarchie. Un roi inspire l'amour chez son peuple, un état n'inspire que l'obéissance. Les liens entre un roi et un peuple apparaissent plus étroits qu'entre un état et un peuple. Un état abstrait ne peut pas avoir la même signification dans le cœur des hommes. « Le mot Etat ne signifie presque plus rien d'acceptable pour la conscience française, .. » et puis « L'Etat moderne est un homme sans honneur. »<sup>139</sup>

Il faut dire qu'il est difficile de suivre le raisonnement de Bernanos lorsqu'il défend la Monarchie et polémique contre la démocratie. Il préfère tout risquer sur un Prince de descendance royale au lieu d'adhérer à une démocratie qui se base sur une élection. Avouant qu'il s'agit en vérité d'un rêve et qu'il croit à l'aventure, Bernanos n'apparaît pas très sérieux. Néanmoins, son utopie, le Prince, qui établira l'ordre et la justice, lui permet de garder une certaine distance envers tous les systèmes politiques, l'inspirant dans une clairvoyance prophétique. « Mais son Utopie, en lui permettant de transcender la politique et l'économie

---

<sup>136</sup> Ibid

<sup>137</sup> Ibid, page 127

<sup>138</sup> Ibid, page 158

<sup>139</sup> Ibid, page 180

de la société bourgeoise, donne à sa critique une vigueur que n'ont pas les systèmes immanents. »<sup>140</sup>

### 5.3 La vocation

Tous les systèmes politiques aboutiront à un état païen, forçant les hommes à la servitude. « L'homme libre n'a qu'un ennemi, c'est l'Etat païen, de quelque nom qu'on le nomme, qu'il s'affirme dans un tyran ou qu'il se dissimule au plus épais de la foule jouisseuse et lâche. »<sup>141</sup> Claire Daudin explique très bien ce point de vue de Bernanos dans son œuvre *Dieu, a-t-il besoin de l'écrivain ?* « L'éviction »<sup>142</sup> du christianisme aboutit à un retour à l'idolâtrie. L'homme se met à adorer le visible, ce qui a été créé, grâce à la société moderne et avec la complicité de l'Eglise qui ne reste pas fidèle aux Evangiles.

Charles Péguy lance une critique envers l'Eglise aussi vivace que Bernanos, l'accusant de servir les intérêts de la bourgeoisie.<sup>143</sup> Catholique et croyant, Bernanos se distance suffisamment de son église pour pouvoir en distinguer ses fautes. Il n'est pas question d'écrire pour défendre un dogme catholique; pour l'un et pour l'autre la religion n'est pas une idéologie, ni l'Eglise un parti.<sup>144</sup> Seul l'esprit de la chevalerie chrétienne peut avoir un impact sur les forces politiques de droite ou de gauche, mais aussi sur l'Eglise.

L'honneur n'est pas un concept qui s'explique par la logique ou par les raisons. Le concept appartient à une autre dimension, se situant au dessus des raisonnements intelligibles. Bernanos refuse de voir l'honneur comme un concept faisant parti d'une idéologie ou une doctrine quelconque. « Il n'est besoin que d'un court dressage pour faire un fanatique, au lieu que l'élaboration d'un type humain comparable à celui de l'ancien chevalier français reste le travail des siècles. »<sup>145</sup>

---

<sup>140</sup> *Essais et écrits de combat I*, Notice par Jacques Chabot, page 1499

<sup>141</sup> *Lettre aux Anglais*, page 200

<sup>142</sup> *Dieu, a-t-il besoin de l'écrivain?*, page 89

<sup>143</sup> *Ibid*, page 14

<sup>144</sup> *Ibid*, page 22

<sup>145</sup> *Nous autres Français*, page 237

L'esprit de la chevalerie est le résultat d'une formation chrétienne de l'homme dans la société. Les dirigeants politiques qui ne s'intéressent plus aux idéaux chevaleresques, mais qui sont influencés et corrompus par le capitalisme, ne se trouvent plus à la portée de l'Eglise.

L'Eglise n'est pas en position de les critiquer ayant perdu toute crédibilité, explique Bernanos, s'adressant à la place de la Monarchie chrétienne française.

Liberté, justice, droit, honneur, sont des mots clefs dans notre société, des mots que nous chérissons. Influencés par les courants du temps, leur perception ne reste cependant pas inaltérable. Originaires d'un contexte biblique et évangélique, ces mots ont été transcrits dans la tradition républicaine et démocratique. Bernanos voit l'importance de rendre à ces termes leur contenu original pour éviter une escroquerie idéologique. En rendant à ce vocabulaire son contenu original, sa signification en deviendra plus pertinente aux hommes. C'est en cherchant à comprendre les vraies valeurs attachées au mot liberté, c'est-à-dire, ses valeurs chrétiennes que nous pourrons juger de la validité des courants idéologiques de notre temps.

Au sens théologique le mot libre est lié à la relation entre Dieu et l'Homme. Dans cette relation l'homme est libre, pas esclave, racheté, pas condamné grâce à la mort du Christ, qui dispense le pardon des péchés. Cette liberté est essentielle au niveau de la compréhension de l'Homme, car la rédemption exhibe une égalité fondamentale entre tous, en montrant que la valeur intrinsèque de chaque homme est aussi grande que ce que l'exige le prix du sang, offert par le Fils de Dieu.

Le slogan « Nous sommes tous égaux devant la loi » est sans doute inspiré par cette vérité chrétienne. La signification de ce mot peut nous inciter à une diversion bien tentante car dans la relation entre hommes, nous sommes souvent retenus par nos désirs personnels, étant obligés de mettre un frein à nos propres ambitions. Dans une société de plus en plus individuelle, la liberté se comprend souvent comme l'absence de contrainte sur nos propres désirs accordant au plus fort un épanouissement supérieur. Le droit légal à l'interruption volontaire de grossesse est un exemple démontrant comment la terminologie dépend de son contexte historique et idéologique. Alors qu'il devrait disposer du statut d'être humain à part entière et donc du droit à la protection comme tout individu, le fœtus est considéré comme un néant, un non-individu, jetable, pouvant même terminer son existence dans une poubelle, à moins que les parents souhaitent le conserver.

Pour que l'Homme retrouve sa vraie valeur, il faut éviter qu'une politique, une idéologie ou une philosophie quelconque détermine le sens de ces mots de grande importance. La liberté de l'homme s'appuie sur la signification véritable de ces termes fondamentaux.

Nous savons très bien que notre parole n'est pas plus précieuse qu'une autre, mais elle est libre, et qui dispose d'une parole libre, si modeste qu'elle soit, n'a aujourd'hui le droit de se taire. Qu'est-ce qu'une parole libre ? C'est celle qui s'efforce de donner aux mots leur vrai sens, qui ne leur permet pas de mentir.<sup>146</sup>

Bernanos dit et redit sa foi dans le destin de son pays, dont l'histoire atteste ce qui fait le socle de l'être bernanosien et de sa vision de l'homme : sa foi en Jésus de Nazareth, fils de Dieu, né, mort et ressuscité pour délivrer à l'humanité le secret de sa création.<sup>147</sup>

Honoré par une invitation à l'Académie Française, Bernanos reste fidèle à son écriture et la décline. Sa vocation est de rester à part, pour mieux observer la société, pareil au prophète de l'Ancien Testament. Son ambition n'est pas d'avoir un nom glorieux dans ce monde, car il se sent d'un autre monde, et c'est envers celui-ci qu'il souhaite demeurer assidu.

Écrit avant l'éclatement de la guerre, *Scandale de la vérité* décrit déjà la situation de la France comme effrayante. Son pays, bâti grâce à des visions divines, honoré par la présence des saints et des héros, devrait être conscient de sa grandeur et ne pas montrer l'attitude du lâche. Cherchant en vain des personnages politiques héroïques contemporains, Bernanos se tourne en arrière, cherchant dans son patrimoine. En trouvant un qui peut servir d'exemple, il le met sur un socle pour le rendre visible au monde entier. Ainsi, Bernanos évite des discussions politiques, souvent perdues d'avance contre une majorité qui à tout prix souhaite éviter des risques. Déçu par l'attitude de la droite, notamment celle de Maurras qui était l'espoir de l'écrivain, il essaie d'atteindre le cœur des Français par un autre biais. Saisi d'indignation contre une élite intellectuelle, composée de réalistes, il crie « au secours ! », entrevoyant un avenir qui lui déplaît. Le monde des réalistes sera un monde sans le spirituel, composant primordial de la conception de l'Homme, selon Bernanos, et selon la pensée chrétienne.

L'époque de la chevalerie et de l'honneur, le Moyen âge, s'actualise alors, illustrant par des exemples réels, plutôt que par une polémique abstraite, le point de vue de Bernanos sur les événements politiques. S'approchant de la langue des enfants, plus propice aux rêves et à l'idéalisme, il espère ainsi toucher l'audience par d'autres chemins que ceux de l'intellect. Les hommes politiques réalistes qui se disent pratiques, ne le sont en fait point, selon Bernanos,

---

<sup>146</sup> George Bernanos: *Brésil, terre d'espérance*, Pléiade II, page 743

<sup>147</sup> *Dieu, a-t-il besoin de l'écrivain*, page 47

qui cite Péguy : « *ils ne font rien* ». A l'opposé, se trouvent les mystiques : « C'est nous qui sommes pratiques, *qui faisons quelques chose* ». <sup>148</sup>

Bernanos s'inscrit dans une tradition où se trouvent également Dante, Shakespeare et Goethe. <sup>149</sup> Ces écrivains transposent les valeurs éternelles dans un monde qui est en train de s'en séparer. Convaincu d'une évolution désastreuse pour l'humanité, Bernanos défend l'esprit chevaleresque, l'esprit chrétien qui rend à l'homme sa vraie mesure et dignité et qui peut l'empêcher de s'estimer comme un animal supérieur. Rendant ainsi à l'homme moderne cette image qu'inspire la religion chrétienne, Bernanos le juge capable de résister contre les pouvoirs destructifs et totalitaires.

Retrouvant les valeurs chrétiennes, l'homme récupère son intégrité qui le rend capable de manifester un jugement approprié face à ces événements concrets. L'honneur de l'homme se montre dans son attitude et dans sa réaction à la rencontre de ses événements. Plus que des mots sur du papier, l'honneur exige de l'action. Loin d'être une idée philosophique abstraite, la conception de l'honneur chez Bernanos se manifeste dans le temps, en prenant des positions équitables et en se positionnant pour ou contre.

« L'honneur n'est pas pour lui une valeur entre d'autres, pas même une valeur importante, mais la valeur fondamentale, celle sans quoi ni les actes de ceux qui les remplissent n'auraient jamais ni dignité personnelle ni éclat moral, manqueraient de toute grandeur et de ce qui fait de l'homme une véritable image de Dieu. » <sup>150</sup>

Cependant, l'Homme peut trahir les valeurs dont il se flatte en les compromettant, perdant ainsi son honneur. La France perd alors son honneur, acceptant le traité de Munich, acte très concret dans l'histoire, loin de la tradition chevaleresque du pays.

« Mais la foi, l'espérance et la charité sont des grâces infuses qui ne peuvent venir que d'en-haut ; l'honneur vient tout ensemble d'en-haut et d'en-bas, de Dieu et de l'homme, de l'Eglise et de la société, du spirituel et du temporel ; il a sa place essentielle aux deux niveaux, inséparablement. Il n'est d'honneur possible qu'à l'intersection des deux plans, ... » <sup>151</sup>

Le Christ est évidemment l'exemple illustre de la conformité entre l'idée et l'action ; Dieu incarné, Dieu qui vit parmi ses créatures, qui souffre, pour finalement se laisser mourir et se dépouiller de tout honneur. Nu sur une croix, voilà le héros chrétien, le héros chrétien vaincu.

---

<sup>148</sup> *Scandale de la vérité*, page 591

<sup>149</sup> *Le chrétien Bernanos*, page 435 - 436

<sup>150</sup> *Le chrétien Bernanos*, page 503

<sup>151</sup> *Ibid* 504

Jésus s'est positionné face aux pouvoirs religieux et politiques, prenant un risque dont il connaît en avance le résultat. Les saints de Bernanos luttent également contre des pouvoirs supérieurs, allant vers leur propre mort, en se battant debout jusqu'au dernier instant.

Estimant qu'il existe quelque chose supérieur à leur propre vie, ces héros se lancent sur le terrain de bataille, laissant à la France et aux Français un exemple illustre à suivre. Ce « quelque chose » là représente, me semble-t-il, leur dévouement, leur honneur, leur espoir.

Il appartient aux hommes – dont Dieu a besoin – de bien batailler, Dieu donnera éventuellement la victoire ; mais la victoire est casuelle, l'essentiel c'est de *bien* se battre, selon les lois de l'honneur, en étant ce que l'on est, en ne trichant pas pour paraître ce que l'on n'est pas.<sup>152</sup>

Rappelons que dans ce chapitre nous avons montré comment Bernanos se positionne par rapport à son écriture, son époque et l'histoire de son pays. Militant d'un christianisme vivant qui s'impose dans l'histoire et dans les mentalités françaises, il n'épargne personne lorsqu'il voit que sa patrie dérive de sa course.

Ecœuré par le traité de paix avec Hitler à Munich en 1938, il quitte la France, devenue insupportable pour l'écrivain polémiste. Ses accusations se portent surtout sur le fait que la France préfère prendre de lâches décisions afin d'éviter d'encourir des risques. Les Français perdent leur honneur en signant le traité avec Hitler au lieu de combattre selon la tradition chevaleresque. Il entrevoit là la recherche du profit et anticipe l'émergence du totalitarisme.

La démocratie se basant sur le plébiscite ne peut garantir la liberté des citoyens ; par contre, la monarchie, liée à une tradition chrétienne, peut assurer la liberté de chacun. L'histoire de la France témoigne d'une intervention divine qui guidera le pays vers un but et sans lequel il court à sa perte spirituelle.

---

<sup>152</sup> *Essais et écrits de combat I*, Notice par Jacques Chabot, page 1508

## 6. Le roman *Sous le soleil de Satan*

La lutte pour des valeurs chrétiennes, l'opposition à une société laïque, le mystère de l'incarnation de Dieu en chair et os, la liberté de l'homme et le retour aux saints ; thèmes répétitifs dans les pamphlets de Bernanos, apparaissent également dans ses romans, aussi bien dans les personnages que dans les passages polémiques.

Son premier roman, *Sous le soleil de Satan*, apparut en 1926, eut un grand succès et marqua son vrai début littéraire.<sup>153</sup> La première partie du roman raconte l'histoire d'une jeune fille, Germaine, aussi appelée Mouchette. Nous allons essayer de montrer comment ce personnage est représentatif des valeurs bernanosiennes et surtout comment le thème central de notre exposé, l'honneur, se manifeste à travers Germaine et son destin. Dans cette approche, je regarderai de près les significations que l'on peut attacher à ses prénoms, car l'emploi des prénoms dans les romans n'est jamais futile. Leur signification peut avoir une certaine pertinence dans notre compréhension de l'œuvre littéraire et parfois nous laisser entrevoir le destin des protagonistes. Il est aussi possible de diffuser un message très précis à travers les dénominations.<sup>154</sup> Grâce à l'utilisation des prénoms, Bernanos réussit à opposer deux compréhensions de l'Homme et deux destins divergents.

Ensuite, je commenterai le personnage du prêtre, Donnisan et celui du lettré de l'Académie Française, M. Saint-Marin en tachant de mettre au jour les valeurs contradictoires qu'ils défendent ou représentent.

---

<sup>153</sup> *XXe siècle*, page 518

<sup>154</sup> Nous renvoyions ici à une citation de Benedicta Windt, qui se trouve dans "Daniel Braut og Gabriel Gram, Nokre drag ved namnebruken i Arne Garborgs diktning" av Inge Særheim.

## 6.1 Lucrèce

« Malorthy le père eut de sa femme une fille, qu'il voulut d'abord appeler Lucrèce, par dévotion républicaine. Le maître d'école, tenant de bonne foi la vertueuse dame pour la mère des Gracches, fit là-dessus un petit discours, et rappela que Victor Hugo avait célébré avant lui cette grande mémoire. Les registres de l'état civil s'ornèrent donc pour une fois de ce nom glorieux. Malheureusement le curé, pris de scrupule, parla d'attendre un avis de l'archevêque, et, bon gré, mal gré, le fougueux brasseur dut souffrir que sa fille fût baptisée sous le nom de Germaine. »<sup>155</sup>

Le père de Mouchette a voulu la prénommer Lucrèce, « par dévotion républicaine ». Déjà caractérisé comme quelqu'un d'assez simple, même mauvais, il s'oppose à toute influence religieuse sur sa fille et le prénom Lucrèce retentit plus agréablement à ses oreilles qu'un nom chrétien usuel.

En regardant de près le prénom Lucrèce, on y découvre une information d'actualité surprenante. Lucrèce est le nom d'un philosophe-poète latin du dernier siècle avant J.C. Selon Saint Jérôme (340-420), Lucrèce s'est donné la mort à quarante-quatre ans. S'inspirant des doctrines d'Epicure, il écrit des poèmes. Ses idées sont les mêmes que celle des naturalistes du XIX<sup>ème</sup> siècle ; l'homme n'aura pas de vie éternelle au-delà de la mort. Avec la mort, l'âme périt de même. Lucrèce rejette le libre-arbitre et affirme que l'homme n'est pas responsable de ses actions. L'important c'est de bien vivre, selon son goût, mais il ajoute : « La vie selon le plaisir est cependant une vie de prudence, de « bien » et de « justice ». » Lucrèce ne croit pas à l'intervention des dieux, mais pense qu'ils ne sont préoccupés que par leur propre béatitude.

« Nil igitur mors est ad nos, neque pertinet hilum,  
Quandoquidem natura animi mortalis habetur. »  
« La mort n'est donc rien pour nous et ne nous touche en rien,  
puisque la nature de l'âme apparaît comme mortelle. »<sup>156</sup>

Les écrivains s'inspirant du naturalisme, tels que Zola et Maupassant, décrivent les actions de leurs personnages comme le résultat inévitable des mécanismes de la société, et minimisent pour ainsi dire la responsabilité de l'individu. Bernanos se distingue fortement de cette compréhension de l'Homme. Georges Poulet a une réflexion adéquate sur ce point de vue :

---

<sup>155</sup> *Sous le soleil*, page 12

<sup>156</sup> <http://fr.wikipedia.org>

Car, à l'inverse de ce qui se passe dans *La Comédie humaine* et, à vrai dire, dans tout le roman du dix-neuvième siècle, ici ce qui frappe la vue, ce n'est pas un homme rattaché à un monde, appuyé à l'ensemble des structures qui constituent sa réalité sociale et historique, c'est au contraire un être singulièrement dépourvu de corroboration et d'assise, adossé nuement à sa nuit initiale.<sup>157</sup>

Nous pouvons interpréter ici la compréhension bernanosienne de l'existence comme un néant, une terre « déserte et vide »<sup>158</sup> privée d'intervention divine. La vie provient de Dieu, et sans Dieu il y n'y a rien. Entamant son roman de la manière suivante : « Voici l'heure du soir qu'aima P.-J. Toulet. Voici l'horizon qui se défait - ..., la solitude immense, déjà glacée, - plein d'un silence liquide... »<sup>159</sup>, Bernanos crée un arrière-plan, correspondant au néant avant la création. « Voici l'heure où commence l'histoire de Germaine Malorthy, du bourg de Terninques, en Artois. »<sup>160</sup> Née dans une famille laïque, refusant à leur fille un enseignement chrétien, Germaine doit subir l'influence du vide, qui ne représente que l'ennemi de Dieu.

Bernanos s'oppose aux bien-pensants de son époque, revendiquant un homme spirituel et rejetant l'Homme de Darwin, assimilé à l'animal. Ce n'est qu'en considérant l'Homme « créé à l'image de Dieu, qu'on lui donne sa vraie mesure ».<sup>161</sup>

Malorthy, fidèle aux principes républicains, épargnera sa fille d'une influence cléricale. Il présume que le monde avance avec la science et le progrès, que le bon sens suffit pour poursuivre une bonne conduite et que d'exposer sa fille au catéchisme lui sera nuisible.

Ainsi, Mouchette n'obtient pas d'éducation religieuse. Conformément aux idées de la société moderne, elle vit dans une atmosphère laïque et connaît une liberté sans les bornes de la morale chrétienne démodée, appartenant à une époque révolue. La mère de Mouchette est d'un autre avis, mais elle ne s'oppose pas à son mari.

-Papa, disait-elle au brasseur, il faut de la religion pour notre fille. ...

Elle eût été bien embarrassée d'en dire plus, sinon qu'elle le sentait bien. Mais Malorthy ne se laissait pas convaincre :

-Qu'a-t-elle besoin d'un curé, pour apprendre en confesse tout ce qu'elle ne doit pas savoir ? Les prêtres faussent la conscience des enfants, c'est connu.

Pour cette raison, il avait défendu qu'elle suive le cours du catéchisme, et même « qu'elle fréquentât l'un quelconque de ces bondieusards qui mettent dans les meilleurs ménages, disait-il, la zizanie. »<sup>162</sup>

---

<sup>157</sup> *Etudes sur le temps humain*/3, page 49

<sup>158</sup> *Génèse* 1,1 dans *La Bible*, page 22

<sup>159</sup> *Sous le soleil*, page 9

<sup>160</sup> *Ibid*

<sup>161</sup> *Bernanos, militant de l'Eternel*, page 35

<sup>162</sup> *Sous le soleil*, page 21-22

Retournons à Lucrece. Deux femmes célèbres portent également ce nom ; d’abord la Lucrece de l’époque romaine, puis celle de la renaissance italienne au 16<sup>ème</sup> siècle. La première a été immortalisée par William Shakespeare dans le poème *The rape of Lucrece* de 1594. Ce poème tragique se base sur un événement qui eut lieu en 509 avant J-C, provoquant la création de la République romaine. (Probablement c’est à celle-ci que le maître d’école se réfère, en se trompant, en parlant de Victor Hugo.)

Lucius Tarquinius tue son propre beau-frère, Servius Tullius et se proclame roi sans consulter la loi romaine. Avec son fils Sextus et d’autres nobles ils discutent entre eux de la vertu de leurs femmes respectives. Surtout Collatius, un des soldats du roi, se félicite de sa femme Lucrece. Epiant leurs conjointes, ils découvrent qu’elles sont en train de festoyer, hormis Lucrece qui tisse avec ses servantes. Collatius sort gagnant du pari, mais le fils du roi, Sextus Tarquinius, séduit par la beauté de Lucrece, la rattrape dans sa chambre et la viole. Dans un état lamentable, Lucrece fait appel à son mari et à son père. Après leur avoir annoncé qui était le coupable et demandé vengeance, Lucrece se tue devant leurs yeux d’un coup de poignard.<sup>163</sup>

Lucrece est une femme pleine d’honneur qui ne peut vivre déshonorée. Sa vertu est liée à son honneur. L’amour pour son jeune enfant et son mari ne suffit pas pour l’empêcher de se suicider. Une vie sans honneur n’est pas vivable. Germaine, qui ne conçoit pas la vertu comme valeur morale, se donne volontiers à un homme ou deux. Elle s’efforce néanmoins à ressentir une honte lorsque ses parents remarquent sa grossesse, mais à sa propre surprise, elle ne retrouve pas ce sentiment en elle-même. L’humiliation de son père provoque chez elle une sorte de durcissement.

Elle pleurait à petits coups, sans bruits, le regard clair à travers ses larmes. L’humiliation qu’elle avait crainte par avance ne l’effrayait plus. « J’en mourrai de honte, bien sûr ! » se répétait-elle la veille encore, attendant d’heure en heure un éclat. *Et maintenant elle cherchait cette honte, et elle ne la trouvait plus.*<sup>164</sup>

Cependant, Germaine va aussi se suicider ; brusquement et rapidement elle va s’ouvrir la gorge. Ce suicide n’est pas provoqué par une question d’honneur, mais il est la conséquence d’une influence diabolique. Germaine se laisse porter comme dans une transe, sachant bien que c’est le diable qui l’appelle.

---

<sup>163</sup> <http://www.uoregon.edu>

<sup>164</sup> *Sous le soleil*, page 24

Mouchette devient victime de la négligence morale de ses parents et des adultes en général. Sans une conscience influencée par la transcendance divine, elle ne peut que suivre ses instincts primitifs. Dans *Bernanos, militant de l'éternel*,<sup>165</sup> nous lisons :

Il revient sur l'humanisme des Lumières, en particulier celui de Jean-Jacques Rousseau, pour opposer aux valeurs des moralistes agnostiques une vision chrétienne surnaturelle de l'homme, capable du pire et du meilleur parce qu'il a été « crée à l'image de Dieu », alors que les humanistes ne donnent pas à l'homme sa vraie mesure.

Le fait d'ôter à l'homme sa spiritualité et son aspiration vers Dieu, le diminue. Croire que les être humains ne sont que le résultat de l'évolution, les assimile aux animaux, c'est-à-dire que les instincts deviennent leur guide. Germaine se laisse ainsi guider par ses instincts dans sa recherche d'amour. Elle n'a pas de scrupules. Cette caractéristique devient plus évidente lorsque l'heure de son crime s'approche. L'absence du sentiment de honte, n'est qu'un effet d'une conscience libérée des principes.

Une fois de plus, un jeune animal féminin, au seuil d'une belle nuit, essaie timidement, puis avec ivresse, ses muscles adultes, ses dents et ses griffes.

Elle quittait tout le passé comme le gîte d'un jour.

Elle ouvrit sa porte à tâtons, descendit l'escalier marche à marche, ...<sup>166</sup>

Germaine prend l'allure d'un animal, glissant dans les escaliers, ouvrant la porte en tâtonnant, prêt à trouver sa proie. Arrivée chez Cadignan, et ayant avoir compris que celui-ci ne s'intéressait finalement pas à elle, Germaine va se venger.

Certes, il (Cadignan) ne comprenait pas grand-chose à cette explosion de l'orgueil blessé. Mais il voyait avec plus d'étonnement encore se dresser devant lui une Germaine inconnue, les yeux mauvais, le front barré d'un pli de colère viril, et à la lèvre supérieure un peu retroussé, laissant voir toutes les dents blanches.<sup>167</sup>

La dernière Lucrèce, née à Rome en 1480, donna naissance à une légende. Lucrèce Borgia fut selon cette légende, la victime d'une politique cynique menée par son père et ses frères. Ces faits l'ont excusée de ses actes immoraux ou d'empoisonnement dont on l'a accusée. Victor Hugo se laisse inspirer par cette histoire et écrit la pièce de théâtre *Lucrèce Borgia* en 1833.<sup>168</sup> Jeune fille abandonnée aux hommes pervers, abusée et exploitée, sans aucune influence sur son propre avenir, elle se venge sans remords. Sa situation fait écho dans celle

---

<sup>165</sup> *Bernanos, militant de l'éternel*, page 35

<sup>166</sup> Ibid, page 29

<sup>167</sup> Ibid, page 34

<sup>168</sup> <http://fr.wikipedia.org>

de Mouchette qui n'est aussi qu'une jeune fille solitaire et qui n'a pas la même valeur qu'un garçon.

Antimoderne, catholique et conservateur, Bernanos semble avoir une vision plutôt moderne de la femme. Représentant de la société nouvelle, Malorthy révèle des attitudes contradictoires. Le droit d'égalité accordée par la République ne concerne pas la femme. C'est avec beaucoup d'ironie que Bernanos exprime les opinions républicaines de Malorthy :

« Les nonnes travaillent les filles en faveur du prêtre », était une de ses maximes. « Elles ruinent d'avance l'autorité du mari », concluait-il en frappant du poing sur la table. Car il n'entendait pas qu'on plaisantât sur le droit conjugal, le seul que certains libérateurs du genre humain veulent absolu.<sup>169</sup>

La signification du terme égalité, ne restera pas la même dans la société nouvelle, une société qui a fait la rupture avec son passé et avec la religion. « Nous ne sommes pas au temps des seigneurs : le bien que je prends, on me l'a librement laissé prendre. La République est pour tous, mille noms d'un chien ! »<sup>170</sup> dit Cadignan, en parlant de sa relation avec les jeunes-filles. L'égalité que revendique la République, implique qu'il a des droits, mais pas de devoirs. Bernanos postule l'importance de donner aux termes liberté et égalités son propre sens, qui selon lui, ne se trouve que dans le christianisme.

Nous attendons de l'Eglise ce que Dieu lui-même en attend : qu'elle forme des hommes vraiment libres, une espèce d'hommes libre particulièrement efficace, parce que la liberté n'est pas seulement pour eux un droit, mais une charge, un devoir, dont ils rendront compte à Dieu. Que cette distinction vous paraisse subtile, tant pis !<sup>171</sup>

Cadignan, malgré son âge et son expérience, ne fait pas preuve de responsabilité. Il profite de ce que la vie lui offre. C'est cette envie du profit personnel que Bernanos voit arriver avec le nouvel ordre. Il y voit l'exploitation de la femme par la liberté sexuelle, une liberté qui risque d'aboutir à la dévalorisation de la femme-même. La femme vertueuse du Moyen âge est plus proche de l'idéal chrétien que cette liberté nouvelle, censée être un bien pour la femme libre et moderne. Liberté et égalité sans leur dimension chrétienne, ne peuvent garantir aux hommes leurs droits élémentaires, mais ne représenteront qu'une « imitation », et donc une fausseté.

---

<sup>169</sup> *Sous le soleil*, page 21

<sup>170</sup> *Ibid*, page 15

<sup>171</sup> *Lettre aus Anglais*, page 206

Le père de Germaine cède devant les problèmes qui se posent lorsqu'il veut la prénommer Lucrèce. « Je n'aurais pas cédé pour un garçon, dit-il, mais une demoiselle... » Il lui refuse une éducation religieuse chez les nonnes, car il y voit un danger de genre féministe. Les parents ne l'envoient pas non plus au lycée et lui refusent d'avoir des amis : « Mais à son âge, des amitiés de fillettes, ça ne vaut rien... »<sup>172</sup> Le surnom Mouchette, qui fait penser à une petite mouche, souligne d'ailleurs son caractère insignifiant.

Abandonnée à son propre sort par des parents négligents, sans éducation et sans amis, Germaine cherche la sécurité chez un homme du type paternel. Cadignan la séduit par son côté jovial et il l'incite à rêver d'une autre vie. A un certain moment, ses parents et Cadignan vont la décevoir. C'est alors en rencontrant Donnisan qu'elle découvre un véritable regard paternel.

« Je ne suis moi-même qu'un pauvre homme. Mais, quand l'esprit de révolte était en vous, j'ai vu le nom de Dieu écrit dans votre cœur. »

Et, baissant le bras, il traça du pouce, sur la poitrine de Mouchette, une double croix.

Elle fit un bond léger en arrière, sans trouver une parole, avec un étonnement stupide. Et quand elle n'entendit plus en elle-même l'écho de cette voix dont la douceur l'avait transpercée, le regard paternel acheva de la confondre.

« Si paternel !... (Car il avait lui-même goûté le poison et savouré sa longue amertume.) »<sup>173</sup>

Habitée depuis son très jeune âge à mentir, Germaine connaîtra aussi la ruse. Elle est capable de se servir des vices qu'elle observe autour d'elle. Dans sa relation avec Cadignan, Germaine n'est pas toute à fait une victime ; elle souhaitait devenir sa maîtresse. Germaine va maintenant passer à un acte criminel. Elle va tuer son amant. Pour lui, elle n'était qu'un amusement temporaire ; pour elle, le marquis était un outil pour obtenir un changement. Ils se sont servis l'un de l'autre, ayant pour but la conservation de leur amour-propre. Lorsque ses proches se retournent contre elle, la vengeance sera sa réaction instinctive.

---

<sup>172</sup> *Sous le soleil*, page 22

<sup>173</sup> *Ibid*, page 175

## 6.2 Germaine

Elle s'appellera cependant Germaine. Contre le gré de son père, elle aura un nom chrétien rappelant une sainte. Sainte Germaine est née en 1579 dans une ferme près de Toulouse. Elle grandit avec une belle-mère qui la maltraite et qui l'oblige à passer sa vie à l'extérieur et à garder les moutons. Germaine est dévouée à la prière et va à la messe aussi souvent que possible. Toujours pauvre, elle s'efforce cependant d'aider son prochain encore plus pauvre qu'elle. Quand elle meurt à l'âge de vingt-deux ans, certains événements miraculeux se manifestent. Cette jeune sainte vécut toute sa petite vie en martyre. Elle était victime de la méchanceté, de la pauvreté et de la négligence. Cherchant son secours en Dieu, elle arrive à se soumettre à son destin, même de l'aimer.

Mouchette (son nom d'amitié)<sup>174</sup> portera donc le nom de cette sainte avec qui elle pourtant a peu en commun. Malgré avoir baptisé son enfant, le père Malorthy ne voit pas le besoin d'un enseignement religieux. « Les prêtres faussent la conscience des enfants, c'est connu. »<sup>175</sup> Néanmoins, le baptême fait d'elle une sainte et lui donne accès aux sources cachées, remontant à la surface au moment de son dernier souffle. Le baptême qu'elle a reçu est valable et permet à la jeune fille un « recommencement sans passé peccamineux »<sup>176</sup>

Alors que les dénominations Lucrèce et Germaine renvoient à des destins précis, Mouchette, « petite mouche », représente l'insignifiant. En plus d'être sans importance, la mouche donne l'impression de voler sans destination, une caractéristique qui convient à notre protagoniste, cherchant partout une manière à sortir d'une existence insupportable.

A seize ans, Mouchette commence une relation amoureuse avec le marquis de Campagne, monsieur Cadignan, de qui elle attend un enfant. En même temps elle poursuit une relation avec le médecin, monsieur Gallet. Ces deux messieurs représentent le progrès, la science et la libre pensée et se trouvent donc fortement en opposition aux valeurs bernanosiennes. Mouchette, l'enfant, est la victime des conséquences de la modernité. Elle agit en conformité avec une éducation laïque, mais lorsqu'elle tombe enceinte, la situation se retourne contre elle. Les parents la menacent, le marquis ne lui manifeste aucune soutienne morale.

---

<sup>174</sup> Ibid, page 31

<sup>175</sup> Ibid, page 21

<sup>176</sup> *Le chrétien Bernanos*, page 248

Mouchette se trouve seule et abandonnée, se laissant importée vers une descente morale et assassine son amant. Le médecin, à qui elle avoue son crime et dont le devoir est d'aider les hommes malades, n'a pas de remèdes à la maladie de Mouchette. Monsieur Gallet ne peut non plus soulager l'âme de Mouchette. La lutte qui se déroule dans l'existence de Mouchette ne peut pas être comprise par la science, ni par l'homme de progrès.

### 6.3 Donnisan et Antoine Saint-Marin

Dans la deuxième partie du roman, nous faisons la connaissance de l'abbé Donnisan, curé du village. Dans son dévouement à l'église, il ne s'épargne rien, mais remplit son rôle de sacerdoce jusqu'à l'épuisement. Donnisan incarne ici la place du saint, caractère souvent évoqué dans la littérature bernanosienne, imitant le guerrier courageux, qui se jette en avant sans peur de succomber. Cela implique qu'il se place entre l'homme ordinaire et Dieu, reflétant la vie de Jésus Christ. Il donne son sang, comme la sonorité de son nom le laisse entendre, en se flagellant régulièrement, portant cette douleur permanente, car c'est dans cet état qu'il se sent réuni avec son Sauveur.

Bernanos décrit la douleur comme un état béni qui unifie l'être humain avec Jésus.<sup>177</sup> Connaissant la souffrance physique ainsi que psychologique, Bernanos sait bien de quoi il parle. Ses années de soldat lui en ont donné une expérience profonde. Par la suite, il subit d'atroces souffrances dues aux maladies graves s'ajoutant à de profondes dépressions répétitives.<sup>178</sup> Il obtient à travers ces épreuves une proximité aux saints, dans la mesure où il supporte ces douleurs par compassion avec toute la souffrance humaine.

Capable de percer à l'intérieur des hommes et y apercevoir leurs âmes, grâce à un don, le curé trouve un chemin vers le cœur de Mouchette: « C'était ainsi. Il voyait. Il voyait de ses yeux de chair ce qui reste caché au plus pénétrant – à l'intuition la plus subtile – à la plus ferme éducation : une conscience humaine. »<sup>179</sup> Le sauveur de Mouchette, ce sera lui, Donnisan. Grâce à son don, sans connaître le crime de Mouchette, ni ses aventures amoureuses, il saisit

---

<sup>177</sup> *George Bernanos*, page 86

<sup>178</sup> *Ibid*, 94-95

<sup>179</sup> *Sous le soleil*, page 164-165

tout lorsque les deux se rencontrent avant l'aube. Donissan voit également une sainte en Germaine, la sainte, la propriété de Dieu et entre alors en lutte spirituelle pour sauver l'âme de sa protégée.

« Ne vous étonnez pas de ce que je vais dire : n'y voyez surtout rien de capable d'exciter l'étonnement ou la curiosité de personne. Je ne suis moi-même qu'un pauvre homme. Mais quand l'esprit de révolte était en vous, j'ai vu le nom de Dieu écrit dans votre cœur. »  
Et, baissant le bras, il traça du pouce, sur la poitrine de Mouchette, une double croix.<sup>180</sup>

Germaine se suicide en s'ouvrant la gorge avec une lame. Donissan arrivé, elle réussit à confesser son meurtre et demande qu'on la dépose au pied de l'église pour y expirer.<sup>181</sup> C'est donc lui qui va la porter dans ses bras jusqu'à l'église, contre l'avis de ses parents, qui pensent que leur fille est en pleine démence.

Le roman *Sous le soleil de Satan*, se déroule sur deux plans, le temporel et l'éternel. Le titre, bien sur, symbolise la présence et l'influence de Satan dans le monde. Il y règne, il est le seigneur et jusqu'au soleil lui appartient. Seule la lutte permanente, au nom de Dieu, peut empêcher les hommes de devenir sa proie. Donissan s'abandonne à cette guerre, persuadé qu'il a une responsabilité envers les villageois. Il va lui-même rencontrer le diable face-à-face et sentir la tentation de se laisser glisser vers lui. Comme il a les forces spirituelles nécessaires, il le vainc. En récompense de sa lutte et de sa victoire le don de percer l'âme des hommes lui sera accordé.

Cette propriété, la spiritualité, est primordiale chez Bernanos dans sa compréhension de l'être humain. Dans une société embrassant le darwinisme, la science et la perfection extérieure, la spiritualité en est absente. C'est pour cela que Germaine ne trouve aucune solution à sa souffrance – les réponses qu'elle cherche ne se trouvent pas dans une société se basant sur des principes républicains. Le destin de l'homme est transcendant. Bernanos s'oppose à une compréhension purement scientifique de l'homme, car il est inévitable que l'homme perd son humanité s'il se délaisse de son côté surnaturel. C'est dans cette perspective-là qu'il faut comprendre l'honneur – l'homme a la valeur que Dieu lui donne, la valeur qui mérite le sacrifice de son fils unique.

---

<sup>180</sup> Ibid, page 175

<sup>181</sup> Ibid, page 214

Le prêtre apparaît humble, simple, maladroit, mal soigné et mal habillé; distribuant le pardon et la paix au nom du Seigneur lors des confessions des villageois. Mais tout ce qu'il leur donne ; de la consolation et de la pitié, il a dû se le procurer en payant un prix cher. La vie de Donissan, c'est une vie baignant dans la douleur et le mépris. Au moment de sa mort même, il prendra une allure grotesque.

...., le misérable corps du saint de Lumbres garde, dans une immobilité grotesque, l'attitude d'un homme que la surprise met debout.

Que d'autres soient, d'une amie, sous un frais drap blanc, disposés pour le repos ; celui-ci se lève encore dans sa nuit noire, écoute le cri de ses enfants... Il a encore quelque chose à dire... Non ! son dernier mot n'est pas dit... Le vieil athlète percé de mille coups témoigne pour de plus faibles, nomme le traître et la trahison... Ah ! le diable, l'autre, est sans doute un adroit, un merveilleux menteur,...

C'est comme cela qu'il le découvre, l'illustre Antoine Saint-Marin, membre de l'Académie Française, se complaisant dans une vie douce et facile, appréciant l'applaudissement des grands hommes et s'estimant comme quelqu'un qui a réussi dans la vie. Ressentant les efforts de l'âge, il voudrait cependant trouver la paix pour son âme, car il craint la mort. Dirigé par son amour-propre, il entrevoit l'église comme une dernière curiosité à découvrir. « Cette église, ce silence, les jeux de l'ombre... Voyons ! tout est à lui... tout l'attendait. »<sup>183</sup>

Mais voilà que le grand savant se trompe. Cette paix qu'il cherche n'est pas accessible. L'image du prêtre mort le frappe dans sa tranquillité.<sup>184</sup> Il comprend à ce moment qu'il est arrivé trop tard, et qu'il a perdu. Sa vie a été un jeu où il a suivi les règles de ce monde, mais à la fin il a perdu. Quand il découvre le saint mort, il comprend qu'il a été dans l'erreur. Saint-Marin se considère maître du jeu, c'est-à-dire maître de la vie. « L'ombre » peut ainsi signifier le monde. Ce monde obscur, Donissan l'avait porté au grand jour. Il avait compris qu'il fallait se battre contre l'ennemi de Dieu pour sauver son âme. Dans « Lettre à Frédéric Lefèvre », paru en 1926 dans *Le Roseau d'or*, Bernanos écrit: "Il me prouve que j'ai dépassé la littérature, atteint la part réservée d'une âme."<sup>185</sup> Il poursuit :

Le Sacrifice de la Croix n'est plus seulement un sacrifice compensatoire, car la justice n'est plus seule intéressée, n'étant pas la seule outragée : au crime contre l'Amour, l'amour répond à sa manière et selon son essence par un don total, infini. Où se fera donc l'union du Créateur et de la créature, de la victime et du bourreau ? Dans la douleur, qui leur est commune à tous deux.

---

<sup>182</sup> *Sous le soleil*, page 312

<sup>183</sup> *Ibid*, page 300

<sup>184</sup> Bernanos a voulu "jeter un saint" face à une société qu'il jugeait démoralisée. *George Bernanos*, page 94

<sup>185</sup> <http://www.biblisem.net>

La conception de l'homme entant qu'être immortel se heurte aux lois du naturalisme, qui décrivent l'homme sans cette dimension surnaturelle. Donissan manifeste l'amour du Christ, un amour visible à travers le sang et la douleur. Bernanos souligne importance de la souffrance, car c'est dans la douleur que l'homme est le plus proche de son Créateur. Le curé de Lumbres, priant le Seigneur, s'exprime : « Mais la souffrance nous reste, qui est notre part commune avec vous, le signe de notre élection, héritée de nos pères... »<sup>186</sup>

Et si la bouche noire, dans l'ombre, qui ressemble à une plaie ouverte par l'explosion d'un dernier cri, ne profère plus aucun son, le corps tout entier mime un affreux défi : « TU VOULAIS MA PAIX, S'ÉCRIE LE SAINT, VIENS LA PRENDRE !... »<sup>187</sup>

Dans son roman *Madame Bovary*, apparu en 1857, Gustave Flaubert décrit une scène tout aussi grotesque. Emma Bovary, sur son lit de mort, entend le chant d'un clochard aveugle provenant de la rue. Alors qu'elle agonisse, celui-ci lui inspire une grande crainte et l'image du visage déformé du clochard devient le symbole de ce que la vie a finalement été pour elle : une déception et une absence total d'espoir.

Tout à coup, on entendit sur le trottoir un bruit de gros sabots, avec le frôlement d'un bâton ; et une voix s'éleva, une voix rauque, qui chantait :

.....

Emma se releva comme un cadavre que l'on galvanise, les cheveux dénoués, la prunelle fixe, béante.

.....

-L'aveugle ! s'écria-t-elle.

Et Emma se mit à rire, d'un rire atroce, frénétique, désespéré, croyant voir la face hideuse du misérable, qui se dressait dans les ténèbres éternelles comme un épouvantement.

.....

Une convulsion la rabattit sur le matelas. Tous s'approchèrent. Elle n'existait plus.<sup>188</sup>

Unis dans leur compréhension de l'existence de l'homme dans le sens où ils la voient imprégné de noirceur, Flaubert et Bernanos divergent cependant sur un point primordial ; l'espoir. Niant la vie éternelle, l'espoir de l'homme est limité. S'ouvrant vers un monde spirituel, l'homme garde toujours l'espoir. Malgré une présence dans les romans bernanosiens d'une certaine fatalité, d'un destin déjà tracé, tout ceci n'empêche pas l'amour divin d'intervenir. Le prologue de *Sous le soleil de Satan*, nous prévient ; l'avenir de Germaine ne sera pas très heureux. Son avenir est déjà scellé. Le monde spirituel va cependant réfracter son existence et rompre le cercle vicieux. Cette intervention ne dépend pas des conditions dans lesquelles se trouvent les hommes. Bernanos s'oppose au naturalisme, qui affirme que l'homme est le résultat de son entourage, et qu'il suffit

---

<sup>186</sup> *Sous le soleil*, page 313

<sup>187</sup> *Ibid*, page 314

<sup>188</sup> *Madame Bovary*, page 359

d'améliorer les conditions matérielles pour améliorer l'homme. Pour lui, les conditions spirituelles sont plus importantes que les conditions matérielles.

Il y a donc une opposition permanente entre l'honneur que peut donner le monde et celui que peut offrir Dieu. Les saints provoquaient souvent la colère de l'Eglise. Donnisan prend place dans cette tradition, évoquant Jeanne d'Arc: « Dépouille-moi ! Ne me laisse rien ! Après moi un autre, et puis un autre encore, d'âge en âge, élevant le même cri, tenant embrassée la Croix.. »<sup>189</sup> Jeanne d'Arc, au moment d'expirer au milieu des flammes, serrait la croix qu'elle embrassait.

En portant Germaine qui agonissait, ensanglantée, à travers le village pour la déposer au pied de l'église, Donnisan lui a permis d'échapper à ce « mal à la fin »<sup>190</sup> et de sauver son âme. En sauvant Germaine, il a perdu toute estime des villageois et de son église, qui le prennent pour un déraisonné. On lui reproche également qu'un tel acte est « d'un autre âge ». En se distinguant de l'époque du Moyen âge, c'est-à-dire, l'époque de Jeanne, l'église devient ainsi complice de la société moderne.

Que dire surtout du véritable rapt commis par lui, lorsque, arrachant la malade aux mains paternelles, il l'a portée tout ensanglantée et moribonde à l'église, heureusement voisine ! De tels excès sont d'un autre âge, et ne se qualifient pas.<sup>191</sup>

Nous avons donc étudié un roman bernanosien dans le but de retrouver les mêmes sujets que ceux présents dans les pamphlets. Nous pouvons constater qu'à travers les personnages romanesques apparaît une attitude critique envers la République que Bernanos juge susceptible de confondre les consciences. Selon l'écrivain l'enseignement religieux assure la continuation des valeurs importantes, alors qu'une négligence dans ce domaine ouvre la voie à une confusion néfaste, permettant de donner à la terminologie un autre contenu.

La dénomination du protagoniste montre qu'elle est significative pour le message du roman, dévoilant deux manières opposées à percevoir l'existence. Lucrece incarne la République qui offre la liberté, sans être capable d'assurer l'intégrité de l'Homme, alors que Germaine symbolise le don de Dieu, le baptême, qui rend à l'homme sa divinité, signe de son honneur.

---

<sup>189</sup> Ibid, page 314

<sup>190</sup> *Sous le soleil*, page 26

<sup>191</sup> Ibid, page 215

Ensuite nous avons montré comment Donissan remplit son rôle de saint, luttant contre les forces diaboliques jusqu'au sang, déterminé à protéger et à sauver les paroissiens. Dans un combat qui prend une allure grotesque, il réussit à sauver l'âme de Germaine. La vie de Donissan se trouve cependant confronté à celle d'Antoine Saint-Marin qui, lui, récolte estime et réussite. Choqué par la vue de curé gisant mort à même le sol, le célèbre écrivain, si content de sa personne, demeurera néanmoins dans la confusion la plus profonde, réalisant que c'était en fin de compte Donissan qui sort vainqueur de ce jeu de l'ombre.

## 7. Conclusion

Nous voilà à la fin de notre recherche ou plutôt de notre périple, démarrant avec l'envie de découvrir l'histoire chrétienne de la France. Le guide éminent de cette aventure a été l'un des grands écrivains catholiques, Georges Bernanos. Avec lui nous avons fait un voyage dans le passé, dépoussiérant des objets anciens, creusant dans l'histoire lointaine pour retrouver des sujets qui n'attendaient que d'être ressortis de l'oubli et mis en valeur.

Le concept de l'honneur n'appartient pas à un vocabulaire moderne, mais trouve son origine dans le Moyen Age et dans les cultures archaïques. Toutefois, dans notre mémoire c'est à ce mot là que nous avons essayé de donner un contenu qui peut encore avoir une pertinence aujourd'hui. C'est en plongeant dans l'univers de Bernanos que nous avons retrouvé des valeurs fondamentales qui risquent de s'évaporer de notre société.

Caractérisé par une immunité exceptionnelle ainsi qu'une fidélité rarissime envers sa vocation, Bernanos restera unique dans son style de polémiste et romancier. Sa fidélité, il la prête à la révélation chrétienne qui fait de lui le messager d'une vérité, caractéristique qui comprend tous les écrivains catholiques. Se rangeant parmi les antimodernes, Bernanos a pourtant une appartenance à son époque. Avec Baudelaire et Balzac, il critique la République en défendant l'Ancien Régime. Monarchiste zélé, il s'oppose à la démocratie qui à son avis, aboutira dans le totalitarisme. Seule une France descendante des rois chrétiens peut assurer une vraie liberté. Les années d'entre-guerres dévoilent des sentiments antisémites en France, un fait qui n'excuse pas l'attitude raciste chez une personne qui se dit fidèle à la vérité. Bernanos prendra ultérieurement ses distances, mais conserve pourtant une tache regrettable sur sa réputation.

Le catholicisme de son pays commence avec le baptême de Clovis, événement crucial dans l'histoire française qui donne désormais à la nation un destin nouveau. Grâce aux guerriers héroïques et aux saints dévoués, la montée de l'islam fut repoussée à plusieurs reprises. Roland est l'exemple d'un guerrier pour qui l'honneur compte plus que la vie. Avec son ami Olivier, il se jette dans une lutte perdue d'avance, et devient ainsi un modèle exemplaire du message bernanosien. Persuadée de sa vocation divine, Jeanne d'Arc appartient à la même tradition. Elle porte tous les signes du saint et s'impose dans l'histoire temporelle avec un

message divin, luttant contre les pouvoirs politiques et religieux sous lesquels, finalement, elle succombe. Roland et Jeanne créent l'histoire, leurs vies témoignent de leurs fois.

Leur sacerdoce était possible parce qu'ils étaient animés d'une puissante conviction. Roland et Jeanne vivaient à l'intersection entre le temporel et l'éternel, réalisant la spiritualité dans le monde, en démontrant dans cette façon l'honneur chrétien.

Dans la vie de Jeanne d'Arc se rencontrent Bernanos et Péguy. Sans le connaître personnellement, Bernanos trouve chez ce poète des qualités héroïques qui forcent son admiration. Par contre, il se différencie de Claudel, qu'il traite de « marionnette », l'accusant de ne pas vivre en accord avec son œuvre. Mener son existence en accord avec ses écrits, reste alors primordial dans la carrière littéraire de Bernanos. Sa vie est toujours présente dans ses livres et ses livres sont toujours présents dans sa vie. Il évite dogmes et partis politiques, appelant sans cesse les vies des saints et des saintes qui se manifestent sur le plan d'action.

Bernanos retrouve chez les anciens combattants le même esprit que celui de ses saints et des héros. Ils ont combattu dans des conditions terribles pendant de longues années, alors que revenant de la guerre, ils retrouvent une société en décadence. Le pays n'est plus le même qu'autrefois. Bernanos regrette la France d'avant la Révolution et avant la République, apercevant tous les signes d'un peuple déraciné. Les décisions prises à Munich, ne sont que le résultat d'une évolution qui avait commencé avec les Lumières et qui avait pour but la restauration du règne païen. L'honneur chrétien étant perdu, les dirigeants politiques prennent des décisions erronées, abandonnant la France dans la honte face aux autres pays européens, alors que la France devrait montrer l'exemple à suivre. L'estime reçue d'autrui appartient également à l'honneur. Au lieu de briller, son pays « pue »<sup>192</sup>, à cause de la paix de Munich.

Coupés de ses racines spirituelles, les Français ont transformé l'argent en idole. La classe bourgeoise s'est compromise avec l'Eglise, l'empêchant d'être fidèle envers les Evangiles. Face aux événements politiques, les réactions sont celles des lâches, car l'honneur n'a plus de place. Sans le spirituel, l'honneur ne devient qu'un mot sans substance, ne signifiant rien. Au lieu de se positionner pour ou contre, les dirigeants politiques choisissent les solutions les moins coûteuses en évitant tout risque, car ils ne veulent rien payer et rien perdre, et pourtant l'honneur est perdu.

---

<sup>192</sup> *Scandale de la vérité* dans *Essais et écrits de combat I*, page 583

La démocratie n'a donc pas la substance nécessaire pour indiquer un chemin possible pour la France, mais empêchera la nation de retrouver sa voie. Pour cela il imagine un Prince utopique auquel il fait appel pour sauver la France.

Formée depuis des siècles, la conscience française aura besoin d'être renouvelée et pour cela elle doit retrouver ses racines chrétiennes. Les mots importants comme liberté et égalité doivent retrouver leurs significations originelles pour qu'ils puissent retrouver leur pleine place dans la société. De cette façon l'Homme peut avoir accès à son patrimoine chrétien, reconnaître son identité ancienne et devenir capable de juger et se positionner clairement face aux événements concrets. Vivant ainsi en relation à la fois avec le temporel et l'éternel, il retrouvera son honneur.

L'univers dans le roman *Sous le soleil de Satan* illustre un arrière plan des pamphlets politiques de Bernanos. Oté des faits politiques contemporains, le drame spirituel qui se déroule à travers les protagonistes nous touche à la profondeur de notre âme.

Nous avons montré comment l'écrivain romanesque se sert des prénoms des personnages afin de faire passer son message. Représentant la République et la modernité, Lucrèce prête son nom à un philosophe-poète d'inspiration épicurienne, à une femme vertueuse qui aura une influence importante sur la création de la République romaine et enfin à une jeune fille criminelle, victime d'un entourage pervers. Bien que la vie de Germaine connaît un certain rapport avec ces personnages, elle ne portera pas ce prénom elle-même. Germaine, son prénom de baptême, renvoie à une sainte, à qui elle rejoint son destin avant de rendre l'âme.

Remuer, secouer, déstabiliser nos consciences, voilà l'objectif que Bernanos s'assigne dans ses romans autant que dans ses pamphlets. Il nous incite à sortir de notre ignorance dans une société qui risque de nous asservir au lieu de nous servir. « Lucrèce » et « Germaine » se rencontrent dans la jeune fille Mouchette, qui devient la proie du diable, mais qui sera ôtée de ses griffes au dernier moment par l'intervention du curé.

L'Homme se trouve sur le terrain d'une bataille spirituelle où il ne peut se dire neutre. S'il revendique le droit à la neutralité, il n'agit pas selon l'honneur chrétien, un honneur qui motive à la bataille, à la vigilance et à l'héroïsme. Une conscience libre, c'est-à-dire une

conscience coupée de l'influence chrétienne, peut laisser la voie libre à d'autres références ou sources pour définir ses jugements. Bernanos est conscient que le capitalisme et le totalitarisme constituent de grandes tentations pour l'Homme et emmèneront inévitablement son asservissement.

Docteur en histoire moderne et auteur des deux ouvrages *Cent ans de laïcité française 1905-2005* et *L'antisémitisme catholique des XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles*, Paul Airiau exprima son souci pour la conscience française lors de son discours au « Café Théologique » à Caen le 11 mars 2008. S'intitulant « La laïcité en question » l'exposé rappela le grand clivage idéologique de l'histoire de la France, et traita de thèmes des questions qui se rapportent à notre sujet.

1905 marque une année primordiale dans l'histoire de France, signifiant la rupture définitive avec l'exclusivité de la religion catholique. La déchristianisation est en route, excluant l'enseignement religieux de tous les établissements publics. La science prend une place considérable dans le système éducatif, encourageant la confiance dans le réel en y excluant le spirituel et le transcendant. Au nom de la liberté individuelle, l'Etat ne prend pas position concernant les questions religieuses, qui sont sensées être résolues en privé. Les républicains qui gagnent les élections avant 1905, représentent le positivisme moderne, revendiquant la faculté de l'homme à se diriger lui-même.

Paul Airiau fait part de son réel souci de récupérer la base culturelle du patrimoine religieux. Il maintient qu'il y a un lien évident entre l'idée de laïcité et le catholicisme et que la laïcité est un concept théologique. L'un ne peut exister sans l'autre. L'absence de savoir sur la religion en général et l'histoire religieuse en particulier, représente une perte incontestable chez les jeunes, les empêchant de comprendre toute une littérature de grande valeur qui exige une connaissance élémentaire de la vie chrétienne pour pouvoir être comprise.

Séparant jadis la gauche de la droite dans la vie politique, la question sur la laïcité ne joue plus ce rôle. La droite n'est plus portée par l'envie de réinstaurer le catholicisme, « n'ayant qu'un seul dieu – celui de la consommation ». Paul Airiau ajoute que pour ses propres enfants il souhaite une école où l'on apprend « le beau, le bien et le vrai » plutôt qu'un système éducatif comme celui aujourd'hui, qui n'enseigne que la consommation.

Hippolyte Simon, évêque de Clermont Ferrand, exprime une inquiétude similaire lors d'une conférence sur la laïcité le 18 janvier 2008, également à Caen. Il demande si l'Etat Français (ou l'Europe) peut se permettre de se désintéresser de la manière dont les jeunes citoyens font la connaissance avec les « valeurs fondatrices de la Nation ». Il entrevoit une difficulté importante pour cette transmission de savoir et fait appel à l'école.

Nous pouvons comprendre ce souci exprimé dans le milieu de l'éducation, car coupé de ses racines spirituelles, sans une connaissance du christianisme, l'Homme ne vit plus dans un monde où le concept de l'honneur bernanosien trouvera une signification.

## 8 Bibliographie

George Bernanos:

*Les enfants humiliés*, Impression Brodard et Taupin, 2000

*Lettre aux Anglais*, Gallimard 1946

*Nous autres Français*, Gallimard 1966

*Sous le soleil de Satan*, Brodard et Taupin, 1971

*Scandale de la vérité* dans *Essais et écrits de combat*, Gallimard 1971

Auerbach, Erich: *Mimesis*, Gyldendal 2005

Balthasar, Hans Urs von: *Le chrétien Bernanos*, Edition du Seuil, 1956

Bernanos, George: *Essais et écrits de combat I*, Gallimard 1971

Bernanos, George: *Essais et écrits de combat II*, Gallimard 1971

Bernanos, George: *La grande peur des bien-pensants*, Editions Gallimard, 1969 (Préfaces)

”Bonald et de Maistre, les anti-lumières”, Article dans ”Le nouvel observateur”, hors-série, No 67, 2007:

Compagnon, Antoine: *Les antimodernes*, Gallimard 2005,

Collection littéraire Lagarde et Michard: *XVIIe siècle*, Bordas/VUEF 2001

Collection littéraire Lagarde et Michard: *XXe siècle*, Bordas/VUEF 2001

Daudin, Claire: *Dieu a-t-il besoin de l'écrivain?*, Les éditions du Cerf, 2006

Duroselle, Jean-Baptiste: *La décadence 1932-1939*, Paris 1979

Flaubert, Gustave: *Madame Bovary*, Librairie Générale Française, 1983, page 359

Gosselin-Noat, Monique: *Bernanos, militant de l'éternel*, Editions Michalon, 2007

*La Chanson de Roland*, Edition de Pierre Jonin, Gallimard 1979/2005

Le nouveau Petit Robert, 2007

Michel, Pierre: *Histoire de la France*, Librairie Arthème Fayard, 1976

Poulet, Georges: *Etudes sur le temps humain/3*, Librairie Plon, 1990

*Rolandskvadet*, traduit par Johs. A. Dale, Det norske samlaget, 1965

Storelv, Sven: *Péguy/Bernanos*, Didier Erudition/Solum Forlag, 1993

Sven Storelv: « Bernanos. Franc-parler et vérité », 2007

Særheim, Inge : « Nokre drag ved namebruken i Arne Garborgs diktning », Maa log Minne, Hefte 2, 2001

Traduction œcuménique de la Bible, Alliance biblique universelle – Le Cerf, 1973

Aaraas, Hans : *George Bernanos*, Gyldendal norsk forlag, 1959

Aase, Silje Dragsund : *Ære, eller ikke være ?*, Hovedfagsoppgave i Historie, Universitetet i Oslo, 2004

Pages internet :

<http://fr.wikipedia.org>

<http://www.uoregon.edu>

<http://fr.wikipedia.org>

<http://en.wikipedia.org/wiki/Parrhesia>

## Annexe 1

### **Compte rendu de l'entretien avec le Père Bernard Port et le Père Alexis au Centre d'Etudes Théologiques de Caen le 11 mars 2008.**

#### **1. Un peu d'histoire**

##### La période d'avant la guerre de 1914-18 :

Jusqu'à la première guerre mondiale, les prix des choses n'avaient pas changé depuis Louis XIV. L'inflation était quasiment inconnue.

Le Père Bernard Port explique que bien sûr la perte de l'Alsace - Moselle fût une cause de la 1ere guerre mondiale. Mais selon les dires de sa propre famille on n'a pas trop défendu ou pleuré la perte de cette région. Ce n'est que quelques années avant la déclaration de guerre en 1914 que l'Assemblée nationale s'empara de ce débat.

La France (comprendre « l'état ») du second empire était riche et parvenait ainsi à financer certains grands travaux de constructions européens mais aussi au-delà des mers (Canaux de Suez et de Panama, ce dernier s'étant soldé par un fiasco économique).

L'affaire de la « Dépêche d'Ems » donna l'occasion à l'Empereur des Français, Napoléon III, de déclarer la guerre à la Prusse. Cette guerre coûta la perte de l'Alsace – Moselle à la France et la disparition de l'empire.

L'église de France considère que la défaite de 1870 est en quelque sorte la punition de l'orgueil français et remonte jusqu'à la Révolution pour exprimer son désir d'expiation. (construction du Sacré Cœur à Paris). C'est véritablement une question de repentir car selon l'Eglise, la république ne valait rien et il fallait rétablir la royauté garante du lien divin.

L'Allemagne occupe donc l'Alsace – Moselle et l'empereur allemand avait une grande tendresse pour cette région. Les Allemands ont investi économiquement de façon significative dans la région (gares, infrastructures ferroviaires, plus long quai de gare en France)

##### Les suites de la première guerre mondiale :

A l'issue de l'épreuve de la 1ere guerre mondiale les soldats de retour à la vie civile observent une course au confort et à la vie facile. Et d'ailleurs on se réfère à l'expression « Les années 1920 folles » pour désigner la période d'exaltation qui suivit la fin de la guerre.

Il est à noter que les dommages de guerre imposés à l'Allemagne par le Traité de Versailles en 1919 furent considérables et expliquent à eux seuls une grande partie des causes de la 2eme guerre mondiale. Hitler qui fut élu démocratiquement eut beau jeu

de se référer à cette injustice historique et entrainer l'Europe dans une nouvelle folie guerrière.

Dans l'optique de la récupération de l'Alsace Moselle, Hitler sût exalter l'idée d'empire.

#### A la veille de la seconde guerre mondiale :

A la veille de la seconde guerre mondiale circulait en France l'idée que le communisme représentait une menace supérieure à celle du Nazisme et le pays ferait mieux de s'allier aux Allemands pour écraser les Soviétiques ?

En Espagne de nombreux séminaristes espagnols furent tués par les communistes et ceci pour des raisons idéologiques. C'est donc en toute logique que l'église se mit du côté de ses défenseurs naturels c'est-à-dire sous la protection de la droite de Franco.

### **2. La fausse victoire de 1918 selon Bernanos :**

Bernanos semble exprimer sa déception face à la victoire de la première guerre mondiale. Selon le Père Port, c'est peut-être dû au fait qu'à l'issue de la guerre l'on marchait sur des millions de tombes mais aussi que cette victoire fût facilitée par l'aide des alliés.

### **3. La France est la fille ainée de l'église.**

Selon le Père Port, cette expression proviendrait d'un Pape.

L'on peut également rappeler la conversion de Clovis qui a rendu la France catholique car le pays épousait la religion de son roi.

Bernanos faisait preuve d'un antisémitisme déguisé en disant que la France deviendrait le pays élu en réalisant ou poursuivant l'histoire de l'ancien testament à la suite d'Israël.

### **4. La culture d'expression chrétienne et son héritage :**

Le fond de notre culture demeure la chrétienté même s'il ne semble en rester que les traditions.

Il existe un vide au sein de la tradition chrétienne où même sa culture se délite.

L'éducation nationale souhaite désormais apporter un minimum de notions d'ordre religieux (qu'est-ce qu'un culte, une église...). Selon le Père Port, le meilleur rempart contre cette dilution de la culture chrétienne c'est la laïcité à la française (une laïcité à la française qui n'empêcherait pas l'expression chrétienne).

Par ailleurs, le seul bouclier contre la montée de l'islam c'est aussi la laïcité. La présence de la chrétienté dans les lycées disparaît bien que cela était autorisé à l'origine de par la loi sur la laïcité.

## **5. Existe-t-il un type d'honneur français ?**

Difficile à dire selon le Père Port. Cela ne se retrouve pas dans la vie quotidienne ni même dans la presse. On parlera plutôt de tolérance et de droits de l'homme.

## **6. La vocation de l'église :**

Selon le Père Port, la vocation de l'église c'est toujours d'annoncer Jésus.

De nos jours on assiste à moins de « cultuel ».

La réflexion de l'église de France aujourd'hui à la question « où doit-on mettre nos forces ? » donne lieu à deux attitudes ou approches différentes qui pourtant se complètent :

- Il faut être proche de la vie des gens !
- Il faut insister sur la mission d'évangélisation ou l'annonce explicite de l'évangile (place de la prière).

## **7. Faiblesses de la démocratie**

A la question adressée au Père Port s'il existe selon l'Eglise des faiblesses dans la démocratie, celui-ci répond « A faire plaisir à tout le monde on diminue le niveau ». Le problème des sans papiers est à cet égard intéressant. Jusqu'où doit-on aller ? Si on accueille plus on favorise les filières illégales. C'est un grave dilemme.

Manque d'aspiration spirituelle si on se réfère uniquement à la science. Attention au matérialisme athée !

## Annexe 2

### Le Prince

« Je ne dirai du jeune Prince dont la pensée,  
je peux écrire le visage,  
m'ont accompagné tout au long de ces pages  
qui me paraissaient longues hier,  
que je trouve aujourd'hui si courtes, trop courtes.  
Parler de lui l'engagerait trop,  
trop pour le peu que je suis, que je veux être.  
Je sais seulement qu'il a fait,  
dans le secret de son âme,  
un pacte avec l'enfance, avec l'enfance française,  
avec la jeunesse de mon pays.  
Je prie Dieu qu'il tienne sa pacte jusqu'au bout.  
Il ne faut plus décevoir les enfants de France, jamais.  
La seule tradition de ce peuple,  
qu'aucune secte, qu'aucun parti  
n'ose, n'est capable de revendiquer,  
la seule  
qu'aucun parti, qu'aucune secte  
ne saurait assumer,  
parce qu'elle ferait plus que les écraser,  
elle les rendrait ridicules,  
c'est celle de la chevalerie chrétienne française,  
C'est celle de la chrétienté,  
C'est celle de l'honneur de la chrétienté.  
Elle va bien à ce jeune Prince.  
Elle est faite pour lui. »<sup>193</sup>

---

<sup>193</sup> *Nous autres Français*, page 128

## Annexe 3

### La paix

Ils veulent une France pareille à ces marmots,  
auxquels on ne demande que de se remplir,  
de prendre du poids.  
Quand le pays manque à sa parole,  
ils souhaitent d'être les premiers à déplier les langues,  
à mettre le nez dans le caca.  
Qu'il est beau !  
qu'il est jaune !  
Quelle digestion heureuse !  
Ils tiennent le torchon au bon endroit, ils espèrent encore :  
« Pousse, disent-ils,  
pousse pour l'Ethiopie,  
pousse pour Franco,  
pousse pour les Sudètes,  
pousse pour la paix. »  
Et ils poussent aussi !  
Ils poussent dans leurs pauvres culottes de grigous,  
ils poussent une petite crotte sénile,  
dure comme un caillou,  
noire comme le charbon,  
ils roulent cet objet entre leur doigts,  
ils le flairent,  
l'enveloppent dans du papier de soie,  
l'emportent à l'Académie :  
« Regardez, mon cher duc,  
c'est du pur Machiavel. »<sup>194</sup>

---

<sup>194</sup> *Scandale de la vérité dans Essais et écrits de combat I*, page 583